



Alfred Brendel

Pianiste virtuose, il écrit aussi des poèmes. « Le Monde » l'a rencontré à Londres pour parler de musique, de littérature, de peinture... Entretien. Page 12.

Refaire l'Europe

Plusieurs essais étudient la difficile naissance d'une citoyenneté européenne aux prises avec le renouveau des identités culturelles. Dossier. Pages 6 et 7.

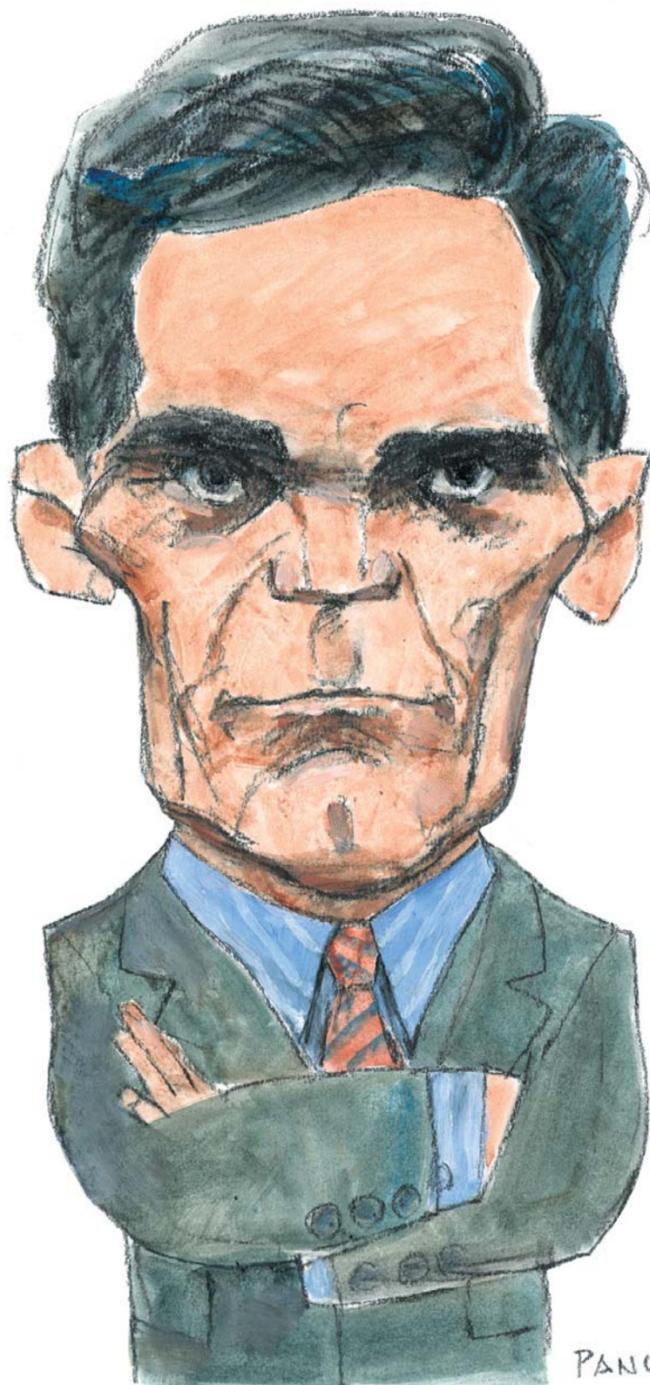
Le Monde Des Livres

Vendredi 11 novembre 2005

PIER PAOLO PASOLINI LE DEVOIR DE SCANDALE

Trente ans après la mort du grand écrivain et cinéaste, son message demeure essentiel

page 3



Raymond Roussel

« Impressions d'Afrique » et « Locus Solus » : la réédition de ces deux ouvrages permet de mieux comprendre l'importance d'un écrivain souvent cité mais finalement peu lu. Livres de Poche. Page 5

Pornographie

Le genre pornographique est-il un domaine distinct de ceux de l'érotisme ou de la sexualité ? Un dictionnaire l'érige en objet d'étude. Essais. Page 8

Photojournalisme

A l'heure de l'omniprésence de l'image, la profession est en crise. Souvenirs de l'âge d'or et perspectives pour l'avenir. Photographie. Page 10.

Françoise

Dolto

Une vie de correspondances
1938-1988



"La puissance d'une parole vraie."

Elisabeth Roudinesco, *Le Monde des livres*

"Une histoire humaine et intellectuelle exceptionnelle."

Geneviève Delais de Parseval, *Libération*

Gallimard

Contributions

LUCIEN BIANCO. Sinologue, ancien directeur d'études à l'École pratique des hautes études, il est le lauréat du prix Augustin-Thierry 2005 des Rendez-vous de l'histoire de Blois.

VINCENT GUIGUENO. Historien, chargé de recherche au ministère de l'équipement, il est l'auteur d'une thèse intitulée « Au service des phares ».

JACQUES HENRIC. Écrivain, il est membre de la direction de la revue « Art Press ».

XAVIER HOUSSIN Il est écrivain. Son dernier ouvrage paru : *Le Premier pas suffit* (Buchen-Chastel, 2005).

Précisions

Fields. Dans « Le Monde des livres » du 4 novembre, nous avons omis de préciser l'éditeur de l'ouvrage de W.C. Fields *Votez Fields !* Il s'agit des éditions Cartouche (96 p., 12 €).
Mélancolie. Dans l'ensemble sur la mélancolie (« Le Monde des livres » du 28 octobre), nous avons omis de mentionner l'ouvrage de Jackie Pigeaud *De la mélancolie. Fragments de poésie et d'histoire*, publié dans une nouvelle maison d'édition, Dilecta, 3, rue de Capri, 75012 Paris (168 p., 21 €).

« Que les poètes nous fassent entendre leur langue de poète, vite » implore l'écrivain Alina Reyes

La tentation de la lumière bleue

Alina Reyes

La Possibilité d'une île, Lunar Park, L'Attentat, La Glace. Quatre romans tout récents – le dernier, paru comme les autres cette année en France, est sorti en 2002 en Russie. Un auteur français, un américain, un algérien et un russe, donc. Que disent-ils de l'homme aujourd'hui, en ce début de troisième millénaire, et ici, sur ce village planétaire ?

Daniel, le personnage de Michel Houellebecq, est conscient de l'indignité de son passé de comique sans scrupule et submergé par la honte de son corps vieillissant, qui condamne ses amours avec la jeune Esther. Bret Easton Ellis, protagoniste de son roman, a honte de son inaptitude à être père et mari, de son argent aussi sans doute, honte de la possibilité de crime que portent ses livres, honte de son inadaptation à la vie sociale, ce rêve américain formaté par le politiquement correct. La femme kamikaze d'Amine, le personnage d'origine palestinienne de Yasmina Khadra, a honte vis-à-vis de son peuple par rapport auquel elle se sent traître, et sa honte rejaillit sur son mari, notable de Tel-Aviv. Quant aux « martelés » de Vladimir Sorokine, une honte inimmuable, qui remonte à la seconde guerre mondiale et se poursuit dans l'Histoire jusqu'à demain, leur fait rejeter l'espèce humaine en elle-même – comme il advient aussi dans le roman de Houellebecq.

Qu'en est-il de l'être humain, ici, c'est-à-dire partout et en ce moment, dans un demain qui est la conséquence d'hier ? Il a honte. « Nous vivons dans les ruines du futur », écrit Maurice G. Dantec dans *Le Théâtre des opérations*. « Le futur n'existait plus. Tout était dans le passé et allait y rester », dit Ellis.

Pour le néohumain cloné de Houellebecq, le futur n'est plus que le

fantôme d'un passé à répétition. « *Qui parmi vous mérite la vie éternelle ?* » Question habile et perverse, propre à faire naître dans l'esprit du lecteur le doute, puis la honte et la négation. L'éternité est condamnée, nous ne la méritons pas, nous ne l'aurons qu'au prix d'un mensonge sur nous-mêmes, c'est-à-dire que nous ne l'aurons pas, puisqu'elle sera elle aussi mensonge. Les personnages de Sorokine se martèlent le cœur à coups de glace pour obtenir l'illusion d'un futur en forme de communion par la désagrégation dans la lumière – illusion adorée au prix de meurtres froids, toute honte entièrement bue. Quant à la kamikaze de Khadra, son nihilisme, son *no future* est d'autant plus radical que, femme, elle ne peut même pas s'accrocher à la promesse d'un paradis de houris en récompense de son sacrifice.

Sauf chez Khadra, qui, malgré sa descendance aux enfers, conserve quelques lueurs de tendresse pour l'être humain (encore que ses rares évocations d'une humanité à visage humain soient à peu près exclusivement situées dans un passé irrémédiablement révolu), la honte de soi (honte de la petite fille déportée et réduite à l'état de bétail dans *La Glace*, petite fille qui deviendra une sorte de reine des martelés, ces néohumains à la Sorokine) est en réalité une honte du genre humain dans son ensemble. Fuite en avant, droit dans l'impasse.

Au bout de cette impasse, un mur de cristal : l'île-mirage de Houellebecq, la lunaire foire hallucinatoire d'Ellis, le paradis du martyr de Khadra, la glace vénérée de Sorokine... Tous se précipitent dans le mur et non contents de s'y précipiter s'y agrègent, s'y fixent, s'y identifient, dans une éternité de pacotille. Les corps n'y ont plus leur place, les hommes, comme dans *La Glace*, n'y sont plus vus que comme « machines de chair ».

« Comment un homme peut-il être coupable ? », demandait déjà Joseph K. Kafka aspire à l'innocence, la revendique

même, Kafka, par l'écriture, se projette « d'un bond hors du rang des meurtriers », mais la honte demeure, il l'écrit à la fin du *Procès* et le dit encore en terminant sa *Lettre au père*, « c'est comme si la honte devait lui survivre ». A bien des reprises, ses personnages se font si humbles ou si petits, cafard, souris, singe, chien, pelote, taupe ou encore champion de jeûne finissant par fondre d'anorexie, que l'on pourrait se demander s'il ne s'agit pas là d'une tentative pour se faufiler par cette porte de la Loi, qui dans sa fameuse parabole reste pour chaque homme désespérément infranchissable. La honte est une révolte douloureuse et masquée contre l'impuissance, ou l'immaîtrisée puissance.

« Je crois qu'il n'y a aucune issue valable pour un écrivain », écrit encore Dantec dans

« *La honte de l'homme du XX^e siècle est aussi celle de l'homme qui allait "laisser faire", qui n'en finit toujours pas de laisser faire* »

son journal. *Suicide ou folie. Il nous faut faire un pacte avec la mort, et quasiment s'en remettre à elle.* »

La haine secrète (secrète même pour qui l'éprouve) de l'être humain, et tout spécialement de celui qui – critique, éditeur, universitaire, etc. – gravite autour de la littérature, sa haine secrète envers les écrivains n'a peut-être d'égale que la haine secrète que l'auteur porte à l'écriture : la haine de qui, par une exaspération de l'amour, est en situation de dépendance. Qu'est-ce que cette vie qui ne peut se vivre qu'avec le secours d'un carnet constamment à portée de main ? Rimbaud la rejeta avec rage et on le vit, au désert, manifester sa honte quand se trouvait évoquée son ancienne activité de poète. Kafka demanda que

soient détruits, ou si possible non réimprimés, ses manuscrits et ses livres. Le verbe avait dévoré leur vie, le verbe qui seul pourtant leur avait permis d'accéder à leur essence, de réaliser leur être dans la plus grande liberté possible.

Or le genre humain est aujourd'hui débordé par un verbe qui n'est même plus libérateur, le genre humain est débordé par la parole proliférante et mensongère du spectacle, le genre humain est réduit au bruit incessant, au bavardage vertigineusement creux et inefficace, aux langues de bois des médias, des politiques, des religieux, des scientifiques et des spécialistes de toute sorte, à la langue absurde et totalitariste des transactions financières, à l'incessante et compacte propagande, à la langue appauvrie, manquante, qui se change en violence – le genre humain tout entier n'est plus qu'un misérable insecte englué dans une toile de signes dépourvus de chair et de sens, et tout en s'autodétruisant dans les pires convulsions, anesthésié et paralysé, asphyxié dans sa honte et son impuissance, émet comme une bave d'agonisant d'ultimes rêves de lumière, semblable à cette « lumière bleue » glaciale que Leni Riefensthal fantasma dans son premier film, en 1932, avant de foncer, fascinée, dans le mur du discours hitlérien.

La honte de l'homme du XX^e siècle est aussi celle de l'homme qui allait *laisser faire*, qui, avec un sentiment d'impuissance croissante, n'en finit toujours pas de laisser faire sous sa fenêtre le crime permanent.

Que les poètes nous fassent entendre leur langue de poète, vite. Encore et vite. Si l'être humain n'a pas de rapport légitime à la vie (au sens kafkaïen), il lui faut, absolument, établir et garder sans cesse un rapport poétique avec elle. Le roman est, ou doit être, le poème d'aujourd'hui, la langue nouvelle qui, remontant de la fosse de Babel, nous révèle ce que sans le savoir nous sommes en train de vivre, fantasmer, et risquer. ■

AU FIL DES REVUES

« Penser/rêver » : psychanalyse du fanatisme

IL REVENAIT légitimement à une revue de psychanalyse de poser cette question : « *Pourquoi le fanatisme ?* » Urgente et actuelle, cette interrogation, à l'articulation du singulier et du collectif – avec un privilège en faveur de la seconde option – ne peut se dispenser du détour par l'histoire et par la géographie. La revue de psychanalyse *Penser/rêver*, à chaque numéro – signalons l'intéressante livraison précédente : *Retours sur la question juive* –, tente d'aborder le thème choisi par plusieurs portes, sans privilégier la psychanalyse au détriment de la philosophie, de l'histoire ou de la littérature. Voltaire, en apôtre de la raison et de « *l'esprit philosophique* », ouvre la réflexion avec la reproduction de l'article « Fanatisme » du *Dictionnaire philosophique*, classique du genre s'il en est. Sur la même lancée, Pierre Bergounioux, l'un des fidèles collaborateurs de *Penser/rêver*, se demande pourquoi la « *puissance éclairante* » de la Révolution française, en élevant la raison « *au rang d'article*

de foi », a versé dans le fanatisme de la Terreur. Jeanine Altounian, Alain Boureau, Georges-Arthur Goldschmidt, Ilan Greilsamer ou Marc Wetzler, parmi d'autres, ouvrent d'autres portes. Sans épuiser la question.

Spécificité affirmée

Nous avons demandé à Michel Gribinski, directeur de la revue *Penser/rêver*, qui en est à son huitième numéro, de rappeler l'histoire éditoriale mouvementée et le projet de cette publication : « *Une première série de onze numéros, sous le titre Le Fait de l'analyse, fut publiée chez Autrement de 1996 à 2001, sur le modèle des livres collectifs, avec des thèmes décalés par rapport à ce qui était l'usage en psychanalyse. Quand le Mercure de France nous accueillit (2002-2004, six numéros), il y eut transformation à la fois de la visée et du format intérieur. La revue – désormais appelée Penser/rêver – visait à inventer ses objets de pensée (« L'enfant dans l'homme », « Quand la nuit remue », ou encore « La haine des enfants ») et la manière de les aborder, en affirmant que, pour que la psychanalyse soit inventive, elle doit partir de ce qu'elle ne connaît pas.* » Parallèlement, la spécificité de la revue est mieux affirmée par l'introduction de rubriques, comme le « Glossaire » du thème, « *vif, subjectif, éventuellement critique* », ou la « Libre chronique » de J.-B. Pontalis.

« *Les contributeurs viennent de la psychanalyse – et de tous les bords de la psychanalyse* », souligne M. Gribinski. « *La revue*



n'est pas une revue d'école ni le porte-parole d'un maître ou d'une institution psychanalytique, et il nous importe seulement qu'on entende la voix propre des auteurs qui viennent également des sciences de l'homme et de la littérature, où Freud reconnaissait ses précurseurs. La composition du comité témoigne de ce choix (parmi ses membres : Paul-Laurent Assoun, Pierre Bergounioux, Alain Boureau, Jean Clair, Michel de M'Uzan, Jackie Pigeaud).

En 2005, alors que le Mercure de France s'est retiré de l'aventure, les éditions de l'Olivier reprennent le flambeau. L'équipe rédactionnelle s'élargit. « *Sans rien perdre de ses ambitions antérieures*, explique M. Gribinski, *Penser/rêver affirme une nouvelle orientation : s'adresser aussi au souci du monde extérieur et à sa déraison. Sa "devise" est désormais : "penser/rêver : pour entrer dans le trouble de la réalité intérieure, dans la déraison du monde, voir ce qu'il en est de nous".* » ■

P. K.

LETTRE DE NEW YORK

Beauvoir and Sartre, les amants terribles

« VOUS SAVEZ, je ne dis pas tout au Castor », chuchotait Sartre à Michelle Vian, trois ans avant sa mort. Ils sont encore liés, et elle lui apporte, en secret, des bouteilles de whisky qu'il cache dans sa bibliothèque. Transparence ou opacité, radicale liberté ou obscénité paradoxale du mensonge généralisé, autant de questions que pose le livre d'Hazel Rowley, *Tête-à-Tête*, paru en octobre aux Etats-Unis (1). Il ne s'agit pas d'une biographie, mais, comme le titre le *New Yorker*, d'un récit de l'« *étrange liaison* » qui unit, pendant plus d'un demi-siècle, Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir. Et peut-être cette liaison n'est-elle, en fin de compte, jamais apparue si étrange, si fascinante, ni si française, que sous les feux de la critique américaine.

« *Les anciens amants font place aux nouveaux, en si grand nombre et si rapidement, que le lecteur se sent engourdi, médusé et plus qu'un peu nauséux. Beauvoir et Sartre, si critiques quant à l'hypocrisie bourgeoise, la rendent plutôt sympathique en regard de leur propre comportement* », commente le critique du *New York Times*, William Grimes. Et Louis Menand de renchérir dans le *New Yorker* : « *Il semble juste de dire que, quoique libre d'esprit et dénuée de prudence, Rowley est horrifiée par le comportement qu'elle décrit.* »

Ce n'est pas si certain. Le récit de Rowley est sobre, ramassé, parfois elliptique, toujours informatif et informé. Cette spécialiste de Beauvoir, titulaire d'un doctorat sur « L'autobiographie exis-

tentialiste », a rassemblé témoignages, entretiens et lettres inédites pour reconstituer ces fragments d'un pacte amoureux qui, tant par sa singularité que par son occasionnelle cruauté, semble décidément interloquer l'Amérique d'aujourd'hui.

Jalousies et mensonges

Tout faire, mais pour tout se dire ? Ou réinventer, peut-être, une stratégie de la vérité qui ne soit plus celle des « salauds » et des « bourgeois » ? Le livre raconte les Olga, Wanda, Bianca, Nathalie (« *J'ai un goût très prononcé pour son corps* », écrit Beauvoir), convoitées par l'un et l'autre. Il dit, aussi, les liaisons transatlantiques, les mimétismes, les jalousies, les mensonges. Lorsque Olivier Todd demande à Sartre comment il s'en sort avec ses femmes, l'auteur des *Mots* répond : « *Je leur mens ; c'est plus facile, et plus décent.* » « *Même au Castor ?* insiste Todd. *Particulièrement au Castor.* »

Ce qui paraît perturber les lecteurs du récit de Rowley, c'est

bien cela : l'« *hypocrisie* » de « *l'apôtre de la transparence* », sa propre mauvaise foi et, vis-à-vis des autres, cette manie de singer les sentiments pour mieux railler ensuite. Quant à Beauvoir, les contradictions entre *Le Deuxième Sexe* et sa vie restent ce qui, de ce côté-ci de l'Atlantique, déroutent le plus : son homosexualité passée sous silence, et toutes ces femmes financièrement dépendantes, intellectuellement soumises, autant de petits pantins gracieux...

La vérité, mais pas toute. Un sentiment amoureux qui, suggère au fond le livre, reste opaque à toute économie morale. « *O charme de mon cœur et de mes yeux, pilier de ma vie, ma conscience et ma raison. Je t'aime si passionnément, et j'ai besoin de toi.* » C'est Sartre dans une lettre à Beauvoir, en juillet 1938. Tout est dit. ■

L. A. Z.

(1) *Tête-à-Tête. Simone de Beauvoir and Jean-Paul Sartre*, HarperCollins. Cet ouvrage sera publié en France par Grasset.

Pasolini, la pensée irradiante

Trente ans après sa mort, plusieurs ouvrages témoignent de l'importance du message du grand écrivain et cinéaste

Au matin du 2 novembre 1975, un corps d'homme sans vie est découvert près d'une plage de la banlieue de Rome. Une partie du visage est écrasée, le tronc porte la trace de dessins de pneus. Il faudra quelque temps aux policiers pour reconnaître dans cet homme d'une cinquantaine d'années l'écrivain Pier Paolo Pasolini. Un jeune voyou de 17 ans a été arrêté au cours de la nuit par des carabinieri. Il s'appelle Giuseppe Pelosi, dit « la Grenouille ». Il avoue aussitôt être l'assassin de l'écrivain, le seul assassin, donnant pour raison de son acte l'agression sexuelle violente dont il aurait été victime de la part de Pasolini, après que celui-ci l'eut dragué près de la grande gare de Rome. Au terme d'un procès bâclé, Pelosi est condamné à neuf ans et huit mois de prison ferme. Au cours d'une récente émission télévisée, il reconnaît enfin l'évidence, à savoir que plusieurs hommes avaient participé à la tuerie. Mais, cette fois, il s'en déclare innocent, et reste muet sur l'identité des assassins.

C'est précisément ce refus par la justice italienne de reconnaître une évidence – comment un gamin plutôt chétif a-t-il pu, seul, venir ainsi à bout d'un sportif aussi costaud que Pasolini ? comment expliquer la présence dans la voiture d'objets et de vêtements n'appartenant ni à Pasolini ni à Pelosi ? – qui a poussé le cinéaste Marco Tullio Giordana à reprendre toutes les pièces du dossier, à analyser méthodiquement les faits et l'interprétation juridique qui en était donnée. Si, dans son *Pasolini, mort*

d'un poète (Seuil, 226 p., 21 €), il s'interroge sur les troublants dysfonctionnements des institutions de l'Etat italien, il reste néanmoins dubitatif quant aux motifs et à l'identité des tueurs : tentative de vol, guet-apens de petits maque-reaux ou – hypothèse plus vraisemblable vu le contexte politique du moment et la campagne de haine dont Pasolini était alors la victime – assassinat commandité par des fascistes et commis par la pègre ? Quoi qu'il en soit, une telle réouverture de l'enquête sur les circonstances du crime fait opportunément litière de l'interprétation avancée par certains selon laquelle le lynchage de Pasolini n'aurait été qu'un suicide déguisé.

Thèse romantique

Dans son excellent essai sur Pasolini, René de Ceccatty (1) prend d'emblée ses distances avec cette thèse romantique du « poète maudit », qui, pour obéir à son destin, aurait choisi une mort ignominieuse (Gallimard, « Folio-Biographies », 260 p., 5,30 €). On a là, avec ce déni du réel – Pasolini, on le sait, ne s'est pas offert en victime sacrificielle aux coups des bourreaux, il a résisté avec la dernière énergie – et cette image, aussi stéréotypée que fautive, d'un écrivain marginal, solitaire, un des exemples de l'incompréhension dont l'œuvre et la personnalité de Pasolini ont été continuellement l'objet. En Italie, et surtout en France.

La lutte contre le mal, singulièrement dans la sphère politique, appelle en gros de la part des intellectuels deux attitudes : soit la distance et la condam-



Pier Paolo Pasolini (au centre) en 1966. UGO MULAS ESTATE. ALL RIGHTS RESERVED

nation morale (elle a sa dignité et son efficacité ; Breton, Sartre, en France, pourraient en incarner la logique) ; soit, plus dangereusement, une certaine approche du mal, pas une complicité, mais le désir d'en explorer les territoires, d'en comprendre la logique et les séductions, afin de les mieux combattre, mais au risque de s'y perdre moralement, voire physiquement. Bataille, soupçonné d'avoir été un temps séduit par les sirènes du fascisme, serait une possible figure de ce type d'intellectuel hors normes. Pasolini, pour l'Italie, en est l'incarnation plus exemplaire, plus héroïque encore. Il n'est, pour s'en convaincre, que de relire *Ecrits corsaires* (Flammarion, « Champs Contre-Champs », 282 p., 8,20 €), qui viennent d'être réédités (essai violemment polémique sur les dernières années de la vie de Pasolini), comme de se rappeler les violentes réactions qu'ils ont suscitées, le nombre de procès qui furent intentés à leur auteur

au cours de sa vie, les mises au ban de la société qu'il eut à supporter.

C'est que Pasolini, à la différence de beaucoup d'intellectuels qui le combattent, n'était pas un théoricien abstrait, c'était un écrivain qui, selon ses propres mots, pensait à partir « d'une expérience existentielle, directe, concrète, dramatique, corporelle ». Il n'a pas été, comme eux, ceci puis cela ; il a été, en même temps, tout ensemble, ceci et cela. Communiste et chrétien ; lecteur de Gramsci et de saint Paul ; admirateur de Marx et du pape Jean XXIII ; matérialiste et nostalgique du sacré ; homme de gauche et défavorable à la dépenalisation de l'avortement ; révolutionnaire et hostile à Mai 68 ; honni par la droite, par les fascistes et combattu par la gauche, répudié par le Parti communiste ; obsédé par le sexe et opposé à sa libéralisation... Comment s'y retrouver dans tout cela, dans ce complexe écheveau d'une œuvre et d'une vie ? Plusieurs ouvrages, parus

ces jours-ci, peuvent y aider. Et tous, à leur façon, posent la question : qu'avons-nous à apprendre, aujourd'hui, de Pasolini ?

Trente ans ont passé depuis sa mort. Le monde, comme le rappelle Bertrand Levergeois dans son essai *Pasolini, l'alphabet du refus* (éd. du Félin, 256 p., 18,90 €), a changé. Le communisme s'est effondré, les fascismes traditionnels ne sont plus une menace, la Chine ne cesse de « s'éveiller », l'Église s'est « modernisée », humanisme et bien-pensance de gauche manifestent chaque jour un peu plus leur impuissance... Que reste-t-il du prophétique message de Pasolini qui fit tant scandale ? Il reste l'essentiel. La marchandise règne sans partage, l'acculturation et l'uniformisation gagnent, l'hédonisme consumériste est la nouvelle morale, l'économie – et plus la politique – est le destin de l'homme, le nihilisme étend sur nous sa grande aile sombre. Que faire face à cette situation ? En dresser lucidement le constat, et éventuellement, à l'instar d'un Baudrillard ou d'un Houellebecq, proposer non sans une certaine jubilation de l'aggraver ? Ou, comme Debord, comme Pasolini, refuser, résister, se battre ? « ... *Le refus a toujours été un geste essentiel. Les saints, les ermites, mais aussi les intellectuels, le petit nombre de ceux qui ont fait l'histoire, sont ceux qui ont dit non...* » Adressées à un journaliste, ce sont les dernières paroles publiques de Pasolini, quelques heures avant son assassinat. ■

JACQUES HENRIC

(1) Notre collaborateur a également rassemblé ses études dans *Sur Pier Paolo Pasolini* (éd. du Rocher, 300 p., 19,90 €).

Signalons également le numéro d'octobre de la revue *Lignes*, entièrement consacré à Pasolini (éd. Lignes & Manifestes, 224 p., 17 €).

Le périple d'un voyageur éveillé

Il aurait eu 83 ans le 5 mars. On ne peut y croire. Non pas parce que sa mort violente aurait été une sorte de suicide consenti, ou que les « poètes maudits » se doivent de mourir jeunes. Les essais qu'on peut lire cet automne, trente ans après l'assassinat de Pier Paolo Pasolini, récusent avec pertinence ces clichés. Mais comment aurait-il supporté de traverser le dernier quart du XX^e siècle, et de continuer ? Victoire généralisée de la marchandise et du spectacle, sida, épidémies diverses, communautarisme aggravé, fanatismes religieux en expansion... En prime, tourisme planétaire de masse, pour ne rien voir. Tout le contraire du voyageur qu'il a été, dans ce périple côtier, en 1959, pour le mensuel *Successo* – mais où, déjà, on croise, à Venise notamment, quelques-uns de ces touristes-là.

Même si l'on a lu, naguère, ce récit, *La Longue Route de sable*, publié par Arléa en 1999, il faut le retrouver dans la version qui paraît aujourd'hui chez Xavier Barral. Pas seulement à cause de plusieurs passages inédits, découverts sur les tapuscrits de Pasolini et sur quelques feuillets manuscrits. Ni parce que, grâce aux photos de Philippe Séclier et aux fac-similés d'originaux, c'est un bel album. C'est plus que tout cela, et, surtout, le contraire d'une entreprise muséale ou commémorative : l'histoire d'une rencontre à travers le temps.

En 2001, Philippe Séclier, journaliste et photographe, décide, à 43 ans, de mettre ses pas dans ceux du Pasolini de 37 ans parti en reportage pour *Successo*. Certes, le pays a changé, et, pourtant, tout se passe comme si Pasolini était le guide de Séclier, comme si l'on pouvait encore, vraiment, refaire le voyage. Avec d'étranges

coïncidences : un orage à Trieste, comme celui décrit par Pasolini ; le surgissement, à un carrefour, d'une Fiat Millecento, que Séclier photographie à la hâte, « ce même modèle à bord duquel Pasolini se trouvait en 1959 ! ».

Le plus troublant a lieu dans l'île d'Ischia, au large de Naples. Séclier se rend à l'Albergo Savoia, où Pasolini était descendu. L'hôtel est à l'abandon, et en ruine. Au premier étage pourtant, une clé est restée sur une porte « ouverte sur une petite chambre toute déglinguée aux meubles poussiéreux », écrit Séclier dans son texte de présentation, où une valise et un tas de manuscrits traînant sur le plancher semblaient m'attendre ». Il prend

PARTI PRIS JOSYANE SAVIGNEAU

plusieurs photos de l'hôtel, encore beau de l'extérieur, mais dévasté à l'intérieur. Quatre ans plus tard, au début de cette année 2005, Graziella Chiarcossi, cousine de Pasolini, à laquelle il a fait part de son travail, lui confie le tapuscrit original de *La Longue Route de sable*, ainsi qu'un petit texte de la main de Pasolini... sur un papier à en-tête de l'Albergo Savoia.

« *Je suis heureux, y écrit-il d'emblée. Ça fait longtemps que je n'ai pas dit une chose pareille. Et d'où me vient ce sentiment intime et précis de joie et de légèreté ? De nulle part. Ou presque. (...) Cette sensation de paix, d'aventure, que j'éprouve dans cet hôtel d'Ischia, la vie ne me l'offre plus que très rarement. J'ai l'impression d'avoir toujours été là. (...) Je voudrais écrire, si j'en étais capable, uniquement*

pour ce lecteur qui n'a jamais quitté son pays, ni même sa petite ville si ce n'est pour de brefs allers-retours dans sa région, et qui rêve de Capri, d'Ischia, comme j'en ai rêvé, moi, étant enfant. » Il l'a fait. Il a écrit pour tous les rêveurs, sédentaires ou promeneurs.

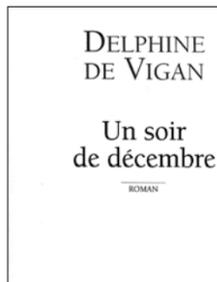
Avec Pasolini, son regard et son style, les touristes séchés devraient changer leur manière, ralentir, avoir envie, seuls, de cette balade hors circuits des tour-opérateurs. Écoutons-le, « *De Taranto à Santa Maria di Leuca, en juillet* » : « *Je vole le long de la côte la moins connue d'Italie : je suis happé par un tel bonheur à voir les choses que j'en deviens presque aveugle.* » Ou à Cattolica, en août, du côté des plages de son enfance : « *Je me souviens du temps, où, avec une joie secrète, je prenais tous les jours une glace, tout était alors plus absolu et plus éternel.* » On voudrait tout citer. Il faut donc tout lire. Et puisque ce très beau livre est né d'étranges hasards, voici ce que dit Pasolini à sa deuxième étape « *D'Ostie à Naples, juillet* » : « *J'arrive à Ostie sous un orage bleu comme la mort.* » Il a été assassiné là, seize ans et quatre mois plus tard.

LA LONGUE ROUTE DE SABLE (La lunga strada di sabbia)

de Pier Paolo Pasolini. Traduit de l'italien par Anne Bourguignon. Photographies de Philippe Séclier et plusieurs passages inédits, éd. Xavier Barral, 260 p., 39,50 €.

Signalons également, aux éditions Les Solitaires intempestifs, *Théâtre 1938-1965, Le Dada du sonnet* (bilingue) de Pasolini (368 p., 14 € et 256 p., 12 €), et *Le Dernier Poète expressionniste. Ecrits sur Pasolini*, d'Hervé Joubert-Laurencin (256 p., 13 €).

ZOOM



UN SOIR DE DÉCEMBRE, de Delphine de Vigan
« C'est l'histoire d'une femme qui écrit à un homme qui écrit, une femme sans contours, venue de nulle part, qu'il a peut-être oubliée, qui peu à peu se dessine, refait surface, cherche de l'air... » Un écrivain qui a rencontré le succès connaît à présent l'impuissance d'écrire. Un jour, il reçoit la lettre d'une de ses lectrices « à la recherche d'un homme qu'elle a perdu trop tôt ». On ne tarde pas à comprendre qui est cet homme... Dans un tout récent recueil de nouvelles – *Les Jolis garçons* (éd. JC Lattès, 2005) –, Delphine de Vigan avait

manifesté déjà un talent discret d'observatrice qui ne juge pas mais montre et donne à entendre l'incertitude des sentiments amoureux. En phrases brèves, sans ornements, elle raconte une histoire qui ne vaut que par sa manière de la raconter. P. K.
Ed. JC Lattès, 196 p., 13,50 €.

UN VIGILE, de Patrice Pluyette
Comme le cascadeur accidenté des *Béquilles*, premier roman de Patrice Pluyette (éd. Maurice Nadeau, 2004), le vigile, narrateur de ce deuxième livre, est un homme à la fois banal et intensément singulier. Son poste d'observation et de travail, devant une porte, dans une tour, lui permet d'habiter un espace de rêverie et de réflexion très vaste. Rationnel, et même obsessionnel, il laisse en même temps son esprit vagabonder. Le style de l'auteur est fait de ruptures et de discrètes dissonances qui accentuent l'étrangeté et la séduction de ce récit un peu lunaire. « J'ai (...) mis au point une conduite de somnolence dynamique (...), une concentration moyenne laisse sous un même crâne deux fois plus de place à la rêverie qu'une concentration totale... » P. K.
Ed. Maurice Nadeau, 98 p., 12 €.

LA VIE MAGICIENNE, d'Isabelle Desesquelles
Isabelle Desesquelles a fait des débuts remarquables en 2004, avec *Je me souviens de tout*, un beau roman, émouvant, angoissant, mais heureusement dépourvu de sentimentalisme ou de pathos (désormais en poche, J'ai lu n° 12664). C'est pour cela qu'il faut la retrouver et la suivre dans *La Vie magique*, même si elle n'évite pas toujours les écueils propres au deuxième roman, surtout lorsque le premier a suscité une forte attente. Son projet – un grand roman initiatique – était peut-être un peu trop ambitieux. Elle n'en maîtrise pas parfaitement la construction, ce qui entraîne quelques longueurs.

Mais le style d'Isabelle Desesquelles a toujours la même tenue, et, de nouveau, elle met en scène un splendide personnage de femme, Maxence, qui rompt avec sa vie parisienne convenue pour se retrouver – à tous les sens du mot – au cœur du Sahara. Amour inattendu sur fond de paysage grandiose, reconquête de soi... On croit réinventer sa vie, mais comme dans *Je me souviens de tout*, le passé, les secrets, font obstacle. Jo. S.
Julliard, 330 p., 19 €.

LE PETIT BONZI, de Sorj Chalandon
Jacques, le héros de ce premier roman, s'est inventé un double. A qui parler quand la solitude vous laisse sans phrases ? Cette ombre familière a grandi avec lui. 12 ans chacun. A ce jumeau d'existence, il a donné un nom : le petit Bonzi. Leur seule différence s'inscrit dans un secret. Jacques est bête. Le moindre mot l'isole. Mais avec Bonzi tout devient différent. Les syllabes s'enchaînent sans effort, sans problème. Construit comme un journal de deux mois durant l'automne 1964, le livre nous retient dans les douleurs des cours de récré et des larmes noyées. Des retours nuit tombée, le cartable trop lourd. Jacques recopie sa vie et cache ses espoirs sous les lattes du sommier. S'essaye à d'étranges médecines. Sorj Chalandon a écrit un texte vulnérable dans une proximité intacte, une fidélité absolue. Pas si facile de garder les yeux secs. Parce que tout est sobre et vrai. Un Jacques-a-dit d'enfance. X. H.
Grasset, 346 p., 18,50 €.

« Los Montes », troisième roman de Bertrand Godbille Une enfance en exil

François Montfort a 6 ans quand, en 1940, son père est tué dans la débâcle de Dunkerque ; à 12 – et il se demande pourquoi –, Claire, sa mère, décide qu'ils doivent partir pour le Chili. Arrivés à Valparaiso, ils sont accueillis par un certain Franz. On ne dit à François que son prénom, et instinctivement, il se sent peu de sympathie à son égard. Franz emmène la mère et le fils à Los Montes, sa propriété, une hacienda qui s'étend sur des milliers d'hectares. Pendant le trajet en voiture, François est choqué par le comportement de sa mère à l'endroit de cet inconnu qui pose la main sur elle « au-dessus du genou, à la limite de la robe ». « Je sens bien, se dit-il, que cet homme va me voler ma mère et que maman m'a trahi. »

Il découvre un domaine de vergers et de prairies pour l'élevage de chevaux. Mais, le soir de Noël 1946, il est « rattrapé » par la guerre. A Paris, il l'a vécu, dit-il, « sans [s']en rendre compte », comme beaucoup de gamins de son âge. Ce soir-là, vêtu en officier, Franz a invité « des feux kamarades » coiffés « de larges casquettes ornées

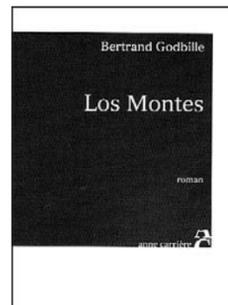
d'écussons, pareilles à celles que portaient les officiers allemands que je croisais dans les rues de Montmartre ». Peu après cette nuit – en quelque sorte initiatique – Claire, sur le conseil de Franz, met François en pension.

Là, il apprend que Franz s'appelle désormais von Schaffen, puis que ce nom cache son vrai patronyme, Hans Völler. Et qu'il « paraît dans *Obersturmbannführer dans les rues de Paris* ». Quand il comprend qu'au temps de cette « parade » sa mère connaissait Hans, son enfance lui apparaît comme « une époque révolue, celle de l'insouciance ». Dès lors, le roman bascule. Il s'agit pour François de savoir prendre la conquête de sa mère. Ce qui ne va pas sans péripéties au point qu'après une enquête à propos de la mort de Franz, tombé d'un piton alors qu'il était en promenade avec François, celui-ci se sent obligé de dire à sa mère : « Il est tombé tout seul. Je ne l'ai pas poussé. » Quand, devant elle, il repensera à cette chute, elle aura un sourire de connivence, lui prendra la main.

Si l'on résume : un enfant, orphelin de père, quitte la France avec sa

mère ; à l'étranger, il est mis en pension et souffre de voir qu'elle s'éloigne de lui, au profit d'un autre homme. Voilà une triste histoire qui risque de mêler absence de surprises et sensibilité. A moins que... l'évolution de cette banale confrontation fils-mère ne soit décrite avec simplicité, sans être jamais démonstrative et pesante, sachant suggérer les sentiments avec subtilité.

Méfiance et silences
C'est ce qu'a réussi à faire Bertrand Godbille dans son troisième roman. Il évoque les rapports entre Claire et François – leur méfiance faite de silences – avec une sobriété qui donne toute son intensité au récit. Il sait jouer de la présence du trio « fils-mère-l'autre homme » comme des personnages qui les entourent. L'autre qualité de ce roman est d'avoir su allier un drame – assez courant – de l'adolescence à un épisode de l'Histoire – les nazis réfugiés en Amérique latine et nostalgiques du III^e Reich. Là aussi, tout est évoqué sans lourdeur, sans pathos, pour exprimer à la perfection l'évolution double de François qui s'éloigne de l'enfance en découvrant les rapports complexes et ambigus nissant un homme et une femme, en particulier quand la guerre les oppose, changeant leur destin. Un sujet difficile, une réussite remarquable. ■
PIERRE-ROBERT LECLERCQ



LOS MONTES
de Bertrand Godbille,
Ed. Anne Carrière,
170 p., 18 €.

Deux romans de comptoir de Dominique Fabre et Pierre Autin-Grenier

Pierrot et Ginette ou l'éloge du café

LA SERVEUSE ÉTAIT NOUVELLE
de Dominique Fabre.

Fayard, 148 p., 14 €.

FRITERIE-BAR BRUNETTI
de Pierre Autin-Grenier.

Gallimard/L'Arpenteur, 98 p., 10,50 €.

Même si leur tonalité diffère – douce-amère chez Dominique Fabre ; grinçante chez Pierre Autin-Grenier – ces deux écrivains discrets ont plus d'un point en commun. Outre la teneur plus ou moins autobiographique de leurs textes, tous deux ont choisi la forme brève (nouvelles, romans courts, fragments) pour arpenter et dépeindre, avec une profonde humanité, un monde aux marges des villes, du faste, de l'abondance et de la réussite, où tentent de vivre gens de peu, sans-grade et autres éclopés de la vie. Rien d'étonnant dès lors de retrouver ces deux subtils prosateurs dans un café, ce lieu qui, dans la chaleur d'un instant partagé parvient à « faire tenir debout » des existences chancelantes et usées.

Inéluctable solitude

Voici Pierre, le héros de Dominique Fabre, déjà croisé dans l'une des nouvelles de *Mon quartier* (Fayard, 2002). Garçon de café à Asnières – l'un des trois points, avec Bécon et Gennevilliers, de la géographie intime du romancier –, il guettait, dès la fin du service, le train de 18 h 02 pour apercevoir celle qu'il avait quittée. Trois ans plus tard, Pierrot ou Pierrounet, comme le surnomment les habitués du Café du Cercle, ne regarde plus que ce dehors où passent voyageurs pressés et gens du quartier. A quoi bon d'ailleurs puisque « la vie finit toujours par s'installer en face de moi à mon comptoir » avec ses misères, ses blessures, ses tromperies, ses envies suicidaires mais aussi ses éclats de beauté furtifs. Une vie qui depuis longtemps remplit celle de ce vieux garçon de café aux gestes toujours précis, mesurés, professionnels. Et qui comble tant bien que mal la solitude de cet orphelin obsédé par les ravages du temps. Car à 56 ans, dont trente passés dans



MICHEL SIMA/RUE DES ARCHIVES

la limonade, Pierrot sait bien que la retraite approche.

A cette échéance qui hante ses nuits, s'ajoute à présent la situation du Café du Cercle qui se dégrade. Après le congé de Sabrina, la pétillante et courageuse serveuse qu'il aurait bien aimée si les femmes n'étaient pas qu'un souvenir pour lui, c'est au tour du patron de disparaître. Est-il parti rejoindre Sabrina, comme lors de ses fugues précédentes ? Ou bien sa fille en Angleterre ? Malgré cette absence qui se prolonge, Pierrot continue d'« assurer » comme il peut sur tous les fronts, des coups de gueule d'Amédée, le cuisinier sénégalais aux coups de blues de la patronne. Derrière le comptoir qui se vide peu à peu, Pierrot, d'une dignité émouvante, s'accroche encore malgré la fermeture qui se profile. Il compte dans la lumière blafarde ses annuités qui disent une vie ratée : treize trimestres encore avant de raccrocher, treize trimestres pour surseoir à l'inéluctable solitude.

Contrairement à Pierrot, Ginette a pour elle encore la Friterie-bar Brunetti, ce mastroquet lyonnais enfumé et bruyant de vies, d'histoires, dans la fraternité duquel Pierre Autin-Grenier a

fait ses universités. C'est à ce lieu où présent disparu et à ceux qui le peuplèrent que ce poète inclassable rend hommage.

« Eclopés de Cupidon »

En 90 pages diablement troussées, défilent ainsi : Madame Loulou, « madone des grisons », qui, dans « des bordées célestes » soigne les « éclopés de Cupidon » ; le Grand Raymond, roi de la bourlingue, qui fait tanguer le comptoir avec ses récits de voyages exotiques et fantaisistes ; Domi, le canonnier, qui s'épanche les soirs de cafard sur une vie de poisse ; ou encore Renée, qui requinque à coups de blanc sec, de fritures ou de cochonnailles, ouvriers, gars du bâtiment et petits commerçants du quartier.

Reste qu'entre ces lignes gouailleuses et gouléyantes, c'est surtout la révolte d'un homme qui éclate face au « complot des banques, des beaux et des charognards de l'immobilier » chargés d'en finir avec « ces petits estancos à camarades ». Une révolte salutaire qui rappelle aussi que « toutes les révolutions qui ont fait avancer le monde (...) ont été accouchées dans des salles de café, par des buveurs inspirés... » ■

CHRISTINE ROUSSEAU

La quête des origines de Clémence Boulouque Avec le temps

JUIVES D'AFRIQUE DU NORD - CARTES POSTALES (1885-1930), de Clémence Boulouque et Nicole S. Serfaty.
Ed. Bleu autour, 144 p., 22 €.

Romancière et critique littéraire – elle est conseillère de la rédaction de la revue *Transfuge* (« Le Monde des livres » du 9 septembre) –, Clémence Boulouque publie deux ouvrages radicalement différents : *Chasse à courre* (1), sorte de « roman-documentaire » dans lequel elle dépeint avec talent le milieu des chasseurs de têtes ; et, en collaboration avec Nicole S. Serfaty, *Juives d'Afrique du Nord - Cartes postales (1885-1930)*. Ce dernier ouvrage se compose de la reproduction de cartes postales représentant des femmes juives du Maroc, d'Algérie, de Tunisie et de Libye provenant de la collection de Gérard Silvain, et de deux textes passionnants écrits l'un par Clémence Boulouque, l'autre par Nicole S. Serfaty.

Dans *Sujets libres* (Gallimard, 2004, en poche, « Folio » n° 4284), Clémence Boulouque s'interrogeait déjà sur la transmission de la mémoire séfarade. Cette fois, elle laisse sa plume filer à mesure qu'elle contemple ces photos du passé. Ces cartes, dit-elle, « sont un album de famille, pour ceux qui l'ont perdu, qui n'en ont jamais eu. Ceux à qui la terre, sous les pieds, vient parfois à se dérober. Le sol est traître. Les visages, eux, ne

mentent pas ». Quiconque partage avec Clémence Boulouque des origines séfarades nord-africaines fera certainement comme elle, « cherchera des ressemblances, des traits fugitifs, avec certaines de ces femmes qui pourraient être aïeules ». « Je n'ai même pas hérité de la langue que certains d'entre eux, certaines d'entre elles parlaient. Ils ne l'ont pas souhaité. N'y ont pas pensé. Mes ancêtres alors sont ces cartes – des figures muettes. Qui, entre elles, en secret, s'expriment en arabe, en judéo-arabe, en haketya [la langue judéo-espagnole du Nord marocain]. Il faut apprendre leur langage. C'est le travail de tous ceux qui restent. Réapprendre. » En lisant ce beau texte, ainsi que celui de Nicole S. Serfaty, qui est docteur en langues et civilisations juives en terre d'Islam, on comprendra mieux la quête identitaire, très spécifique, de nombreux juifs séfarades.

A priori, il n'avait aucun sens, mais l'exercice était tentant : mettre en quelques sortes bout à bout « Mes ancêtres sont ces figures muettes », le texte de Clémence Boulouque, et *Chasse à courre*. Rien à voir en effet, si ce n'est cette sensation de saisir un écrivain aux prises avec sa propre histoire et la réalité, cruelle et cynique, d'un monde contemporain qui semble à des années-lumières des beaux visages que l'on voit sur les cartes postales.

F. N.

(1) Gallimard, 240 p., 16,50 €.

Deux occasions de redécouvrir l'œuvre d'un auteur que Perec révérait. Souvent cité mais finalement peu lu

Les kaléidoscopes de Roussel

La vie est un théâtre. Il suffit d'en prendre conscience pour que les événements s'ordonnent. La pénombre laisse voir le décor au lever du rideau. Acteurs ou spectateurs ? Nous sommes étrangement placés des deux côtés. Simple affaire de tableaux.

« La partie gauche de la scène évoquait paisiblement quelque nappe d'eau cachée par une haie de roseaux. Une femme de couleur (...) foulait, immobile, le fond d'une barque légère. Seule avec elle sur le frêle esquif, une fillette de race blanche tenait à deux mains la tige d'un filet de pêche à l'aide duquel, par un geste brusque, elle soulevait hors de l'onde un brochet pris au piège (...). L'autre moitié de la scène figurait une rive gazonneuse. Au premier plan, un homme paraissant courir à toutes jambes portait sur ses épaules une hure de carton, qui (...) lui donnait l'aspect d'un sanglier à corps humain. » Dans *Impressions d'Afrique*, son premier roman en prose, Raymond Roussel met en place un étrange chromo animé (1).

Etonnantes machines

Il s'en passe, des choses, dans l'empire africain du Ponukélé-Drelchka. Difficile de reconstituer une trame précise dans cette histoire à tiroirs. A glissades et à retours en arrière. « Les lecteurs qui ne sont pas initiés à l'art de Raymond Roussel auront avantage à lire ce livre d'abord de la page 212 à la page 445, ensuite de la page 1 à la page 211 », fait-il insérer dans la première édition. Le livre, paru en feuilleton dans *Le Gaulois*, a provoqué la perplexité des habitués du journal. C'est à n'y rien comprendre. Le cul par-dessus tête.

Ce n'est pas un récit d'aventures, ni de voyage. Pourtant on y parle de dynasties lointaines et de moustiques qui donnent les fièvres. Mais aussi d'étonnantes

machines : un lit-paratonnerre pour exécutions capitales par temps d'orage, des sculptures en pastilles qui éclosent à l'eau ou se révèlent en fumées. On y trace son chemin dans la forêt comme le Petit Poucet avec des morceaux d'un « fromage suisse d'une blancheur éclatante, (...) [aux] parcelles peu tentatrices pour des estomacs d'oiseaux ».

Jeu de piste. C'est ce que propose Roussel. Il y a un naufrage. Une représentation théâtrale. Débrouillez-vous avec ça. « Si le lecteur fait le choix de la lecture linéaire (...), comme il convient sans doute de le faire, explique Tiphaine Samoyault dans sa présentation, c'est au naufrage de l'histoire qu'il assiste impuissant (...) et à son propre échouage dans un spectacle auquel il accepte, pour le moment, de ne rien comprendre. »

Il faut avancer dans la friche. Ne pas avoir peur de se perdre. De se prendre les pieds aux mots retors, de tomber aux chausse-trapes creusées à même les phrases. Les échos se catapultent, se mélangent, se séparent, offrant de surprenantes évocations. Le tout aussi est tenu. Serré au petit point, corseté presque par une écriture contrôlée avec un soin maniaque. Il s'agit du fameux « procédé » dont Roussel s'explique dans son ouvrage posthume *Comment j'ai écrit certains de mes livres*. Les anecdotes se mettent en place grâce aux analogies sonores d'un groupe de mots ou de phrases. « Je choisissais

deux mots presque semblables, raconte Roussel. Par exemple *billard* et *pillard*. Puis j'y ajoutais des mots pareils mais pris dans deux sens différents, et j'obtenais ainsi deux phrases presque identiques. Les deux phrases trouvées, il s'agissait d'écrire un conte pouvant commencer par la première et finir par la seconde. Amplifiant ensuite le procédé, je cherchais de nouveaux mots se rapportant au mot *billard*, toujours pour les prendre dans un sens autre que celui qui se présentait tout d'abord (...). Le procédé évolua et je fus conduit à prendre une phrase quelconque, dont je tirai des images en la disloquant un peu comme s'il se fut agi d'en extraire des dessins de rébus. »

La matière est fournie par le dictionnaire Besscherelle, dans lequel Raymond Roussel puise le nécessaire à son monde en construction. Pas étonnant que son écriture ait été l'objet de nombreuses lectures passionnées et croisées. Robert Desnos, Michel Leiris, André Breton sont des contemporains enthousiastes et militants de ses textes. Comme Georges Perec plus près de nous. La volonté de décryptage viendra dans les années 1950 avec Jean Ferry, Pierre Schneider et Michel Carrouges. Plus tard c'est l'expérimentation littéraire, l'entreprise de mise en pièces du langage, qui intéressera Michel Foucault, Alain Robbe-Grillet ou Julia Kristeva. Ajouter à cela la grille psychanalytique, la recherche des mythes...

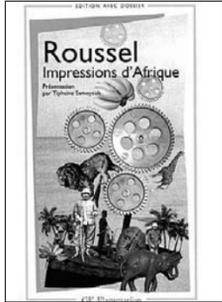
Mais faut-il à ce point aller à la recherche d'explications ? Son univers peut fasciner aujourd'hui comme il a su emporter à l'époque Robert de Montesquiou ou Edmond Rostand. Le dramaturge l'encourage d'ailleurs à adapter ses textes pour le théâtre. Mais, hors le scandale mondain, les représentations n'auront pas plus de succès que les livres. Roussel a tout publié à compte d'auteur. Il est issu d'une famille très riche. Jusqu'à la crise de 1929, l'argent ne sera jamais un problème pour lui. Sa fortune sert ses extravagances. Son train de vie huppé. Ses voyages lointains. Elle lui permet surtout de se consacrer avec un acharnement maniaque à son exigeante littérature. Raymond Roussel révérait Pierre Loti et Jules Verne. Lui qui a 19 ans en rédigeant *La Doublette* ressent « une sensation de gloire universelle » n'aura de cesse de mettre sa vie au diapason de ses vertiges d'écriture.

Locus solus, son dernier roman (2), se pose en miroir troublant et inquiétant du réel. Une hallucinante danse macabre où l'on est entraîné. Cauchemars mis en scène. A 56 ans, en 1933, Roussel meurt à Palerme d'un abus (volontaire ?) de barbituriques. A son chevet, des exemplaires du livre. On l'enterre dans le caveau de trente-deux places qu'il s'est fait creuser au Père-Lachaise, en référence aux pièces des échecs. Le jeu est terminé. Rideau ? ■

XAVIER HOUSSIN

(1) Signalons également la remarquable édition des *Nouvelles Impressions d'Afrique*, due à Jacques Sivan (éd. Al Dante, 376 p., 32 €).

(2) Présentation de Tiphaine Samoyault. Flammarion, « GF », 334 p., 8,10 €.



IMPRESSIONS D'AFRIQUE de Raymond Roussel.

Présentation, notes, dossier, chronologie, bibliographie de Tiphaine Samoyault. Flammarion, « GF », 374 p., 9,10 €.

ZOOM



LA MACHINE DU MONDE et autres poèmes de Carlos Drummond de Andrade. Didier Lemaçon présente et traduit ce choix de

poèmes tirés de l'œuvre du grand poète moderniste brésilien (1902-1987), qui jouit d'une immense notoriété dans tout le continent sud-américain. Cette poésie riche et généreuse est à la fois métaphysique et réaliste. Elle a également retenu les leçons de la phénoménologie sans pour autant se faire savante et inaccessible. P. K. Gallimard, « Poésie », 480 p., 10,60 €. Un choix plus restreint des poèmes de Drummond de Andrade, du à Ariane Witkowski, paraît, en bilingue, aux éditions Chandeigne (*Mort dans l'aviation et autres poèmes*, 94 p., 10 €).

ANDREAS et autres récits, de Hugo von Hofmannsthal. Neuf récits dont l'inachèvement amplifie encore l'effet de beauté intense et d'« inquiétante étrangeté ». Nulle pulsion, nul affect n'échappe à Hofmannsthal. Ses récits sont peuplés d'êtres et d'animaux symboliques, chats écrasés et rats sanguinolents, chevaux malades et oiseaux décapités, enfants monstrueux et androgynes. St. L. Gallimard, « L'imaginaire », 280 p., 6,90 €.

À NOS LECTEURS

La liste des parutions des livres au format poche du mois de novembre est disponible sur le site www.lemonde.fr/livres : cliquer sur pratique, ensuite Livres et dans Catalogue cliquer sur Livraisons poches.

Les univers poétiques de François Cheng et Jean-Paul de Dadelsen

La méditation et l'élan

À L'ORIENT DE TOUT Œuvres poétiques de François Cheng.

Préface d'André Velter Gallimard, « Poésie », 336 p., 5,70 €.

JONAS suivi DES PONTS DE BUDAPEST ET AUTRES POÈMES

de Jean-Paul de Dadelsen. Préface d'Henri Thomas, Gallimard, « Poésie », 252 p., 6,70 €.

Le risque de malentendu est grand lorsque nous lisons, en traduction, une poésie venue de loin, d'une autre culture, avec sa langue, ses règles et ses usages. François Cheng, chinois d'origine (il est né en 1929 à Nanchang), qui a choisi la France en 1949, est naturalisé depuis 1971 et académicien français depuis 2002. Romancier, tra-

ducteur, calligraphe et essayiste d'art, François Cheng écrit en français une poésie qui constitue, en raison de ses sources et de ses références (au moins implicites), une voie d'accès à l'univers chinois. Mais la langue, en même temps, commande et une manière de synthèse s'opère, dont le poème s'enrichit, dans sa forme comme dans son contenu.

Dans la préface de cette anthologie, André Velter parle de « sérénité » et d'« alarme ». En apparence antinomiques, ces deux mots trouvent dans la poésie de Cheng une parfaite et haute illustration. Mais les manques et les fractures qualifient davantage la nature humaine que la plénitude dont un paysage, le vol d'un oiseau, « l'ombre immobile des bambous » sont les signes, permanents ou fugaces. « Ce qui peut se dire/ ne se dira pas/ Ce qui ne le peut/ sera dit sans cesse... » Etran-

gement, la poésie de François Cheng, retenue, économe, réticente au lyrisme, semble détourner le lecteur des mots dont elle est faite en faveur d'une dimension visuelle et intérieure, essentiellement méditative. Comme si la parole était l'écrin, ou la préparation d'un silence habité.

« Invisible réalité »

Avec Jean-Paul de Dadelsen (1913-1957) nous pénétrons dans un espace poétique totalement différent. A la discrétion d'un poème qui ne retient que la quintessence des choses et l'épure des sentiments, répond un élan total de la personne humaine dans sa dimension historique, spirituelle et intime. Il est heureux que l'œuvre posthume mince et très intense de ce grand Européen (il avait une triple culture, française, allemande et anglaise), collaborateur de Jean Monnet et de Denis de Rougemont, ami d'Albert Camus, soit rendu accessible, grâce à Bap-

tiste-Marrey. Elle tient presque entière dans un volume, présenté par Henri Thomas chez Gallimard en 1962. Dans sa belle préface, ici reprise, Thomas parle d'une poésie qui s'est « totalement identifiée à l'invisible réalité, non pour la sauver (...) mais afin que le doute, le reproche, l'extrême faiblesse, et la ressource sans nom soient encore murmurés par un vivant ».

La poésie de Dadelsen mêle l'invocation, la confiance et la prière. Elle déploie la fantaisie et la gravité avec le même sérieux, la même ampleur. La prosodie est d'une grande souplesse et rend le poème comme élastique. Mais la vraie mesure de cette poésie, c'est toujours l'homme, qui tombe et se relève. « Aller ailleurs ne mène pas au-delà de nos cœurs abusés,/ Aller plus loin ne fait pas sortir de notre exil, aller ailleurs/ Ne rouvre pas les portes ancestrales. » ■

P. K.

La savoureuse cruauté de Villiers de L'Isle-Adam

Contes d'un maître de l'étrange

CONTES CRUELS suivis de NOUVEAUX CONTES CRUELS

de Villiers de L'Isle-Adam. Ed. José Corti, « Les Massicotés », 504 p., 14 €.

Schneitzoëffer ayant réussi « l'analyse chimique du dernier soupir », un instrument permet de recueillir, pendant leur sommeil, les souffles de ses parents. Le ciel étant une voûte inutilisée, M. Grave, au moyen de « jets lumineux », en fait le support de la « Publicité absolue ». Un inventeur met au point « la machine à gloire » qui assure triomphe et renommée.

Installée dans les cimetières, elle a « des résultats rétroactifs » au service de la postérité. A la campagne, Daphnis et Chloé reçoivent le chef de l'Etat et lui servent un « des trois millions d'œufs artificiels que l'Amérique nous expédie chaque jour » ; il constate que pour avoir des produits naturels il faut des rentes, « les choses essentielles et "naturelles" de la vie [restant] hors de la portée des pauvres ». Un baron qui, « sorti de sa démen-

ce », est un homme du monde agréable, et qui de la Perse au Tibet a eu l'autorisation de mettre à mort des condamnés, n'a d'autre ambition, revenu en

Europe, que d'obtenir « le brevet d'exécuteur des hautes œuvres ». Ce n'est qu'un aperçu des troubles contes que Villiers écrit en 1883 et 1888. Ils illustrent ce qu'en 1855, arrivant de Saint-Brieuc à Paris, il dit à ses amis Baudelaire, Vallès, Banville, Courbet. Il a 17 ans et à la brasserie des Martyrs il leur confie vouloir écrire des œuvres « où le rêve se baserait sur la logique ».

Rien de plus rêvé que ces contes où l'humour grince d'autant plus efficacement qu'il s'appuie sur une logique indiscutable, malgré les débordements de l'imagination. Comme Poe, avec moins de détails, il sait

raconter le bonheur morbide du baron quand il énuclée des condamnés, et le plaisir malsain d'enfants recueillant des essais de dernier soupir. Comme le fera Allais, il crée des situations étranges que son art du récit rend presque plausibles. Mais ces contes en font aussi une sorte de prophète. On imagine Daphnis et Chloé, qui ont « l'amour du naturel », regarder avec envie les boutiques bio ; la publicité comme finalité absolue n'est pas le seul fait d'un M. Grave. Somme toute, c'est un auteur moderne que nous suivons de l'une à l'autre de ces savoureuses cruautés. ■

P.-R. L.

Plusieurs ouvrages s'interrogent sur l'avenir d'un projet européen qui doit compter avec le renouveau des identités nationales et régionales

Désirs d'Europe

Plexité et divisions, esprit de clocher et pulsions autoritaires : en ce début de siècle, l'Europe semble redevenue une « pauvre chère vieille chose » hantée par ses mauvais démons, pour reprendre une expression d'Edgar Morin. Dans un texte classique publié en 1987 et intitulé *Penser l'Europe* (Gallimard), le sociologue était revenu sur l'héritage douloureux d'un continent longtemps en proie aux guerres et aux nationalismes. A ce moment-là, il n'en apercevait pas moins la possibilité d'un élan partagé : « la nouvelle conscience européenne est la conscience d'une communauté de destin », écrivait alors Morin, dont le propos reflétait un certain optimisme d'époque.

Près de vingt ans plus tard, et surtout après les horreurs de Srebrenica, le climat est tout différent. Comme si l'urgence, maintenant, était moins de penser le devenir démocratique de l'Europe unie que de méditer sa balkanisation passée et sa férocité toujours menaçante : « Il faut être capable de penser la barbarie européenne pour la dépasser, car le pire est toujours possible », note le même Morin dans un livre qui vient de paraître

(*Culture et barbarie européennes*, Bayard, 96 p., 13,80 €).

Cet essai bref, à la tonalité plutôt angoissée, est né d'une série de conférences données à la Bibliothèque nationale François-Mitterrand, en mai 2005, dans les jours qui précéderent le référendum sur le projet de Constitution européenne. Le non cinglant opposé à celle-ci par une majorité de Français puis de Néerlandais doit-il être compris, lui aussi, comme un nouvel avatar d'une interminable crise de conscience européenne ? Les choses sont plus compliquées. De nombreux observateurs insistent d'ailleurs sur l'acuité sans précédent des discussions suscitées par ces campagnes référendaires, aussi bien sur la scène médiatique et politique qu'au cœur de divers collectifs d'engagement « convertis » à l'idéal européen, notamment dans les rangs des syndicalistes (voir ci-dessous). Bien plus qu'une répugnance à l'égard de tout processus unitaire, le rejet de la Constitution n'exhibe-t-il pas le désir d'une « autre Europe », où se chercherait un horizon inédit de justice et de citoyenneté ? « La victoire du non est une victoire pour l'Europe de l'avenir », une défaite infligée à ceux qui vou-

draient réduire l'espace européen à une zone purement marchande, où domineraient « le mépris des faibles, la religion de l'argent et le refus de partager », assure par exemple Susan George dans *Nous, peuples d'Europe* (Fayard, 252 p., 17 €).

Oui, mais où commence, où s'arrête cette Europe des peuples ? Si le processus d'élargissement s'annonce potentiellement infini (la Turquie, et après ?), l'Europe sera bien obligée d'affronter la double question de ses limites externes et de sa diversité intime : à l'extérieur, d'abord, il lui faudra se trouver des frontières géopolitiques, ainsi que l'illustre la dernière livraison de la revue *Hérodote* (« L'Europe et ses limites », n°118, La Découverte, 19,50 €). Et en interne, l'idéal d'une Europe sans frontières devra compter avec le retour de flamme des divers particularismes culturels. Résurgence des identités, non seulement nationales mais aussi régionales, dont atteste à sa manière un ensemble de travaux historiographiques portant par exemple, on le verra ici, sur la construction de l'Etat-nation italien ou sur le sentiment d'appartenance qui rassemble les Bretons.

JEAN BIRNBAUM



Festival, « Les vieilles charrues » à Carhaix. PIERRE IGLIASIAS

Tous ensemble, par-delà les frontières nationales

VERS UNE EUROPE SYNDICALE. Une enquête sur la Confédération européenne des syndicats,

d'Anne-Catherine Wagner. Ed. du Croquant, « Savoir/agir », 160 p., 12 €.

L'Europe est comme un vélo : si elle n'avance pas, elle tombe. Après le rejet du traité constitutionnel, la tentation était grande de reprendre ce mot de Paul-Henri Spaak, l'un des pionniers du processus d'intégration, et d'envisager la période actuelle comme celle d'un reflux inexorable. Mais une tout autre lecture est possible, ainsi qu'en témoigne par exemple l'essai de Renaud Dehousse, dont le propos est loin d'être aussi alarmiste que son titre ne le laisserait penser. Dans *La Fin de l'Europe* (Flammarion, 192 p., 17 €), il souligne que l'intensité des débats référendaires a, au contraire, « révélé une réelle volonté d'appropriation des enjeux européens » et du même coup l'urgence d'une « révolution démocratique » capable de faire émerger pour de bon un véritable espace public transnational (voir « Le Monde Economie » du 8 novembre).

Or si celui-ci demeure encore embryonnaire, il est déjà assez vivace, toutefois, pour qu'on puisse en étudier précisément certaines manifestations. En ce sens, l'enquête menée par Anne-Catherine Wagner au cœur de la Confédération européenne des syndicats (CES) est d'autant plus passionnante qu'elle permet de rencontrer des militants souvent issus d'un monde ouvrier dont toutes les études montrent qu'il a massivement rejeté le projet de Constitution, mais qui ont dû pourtant apprendre à se familiariser avec les codes des institutions communautaires.

L'auteur les a suivis, dans les stages de formation ou dans les « euro-manifs », mais surtout à Bruxelles, au siège de la CES, situé en plein quartier des affaires. Elle décrit le « choc » que représente, pour ces syndicalistes, le premier contact avec un univers cosmopolite où des hôtes en uniforme bleu marine les orientent vers de somptueuses salles de conférence. Là, les « séminaires » se déroulent selon un protocole très formel, tandis que la pratique des traductions simultanées et le ton feutré des interprètes désamorcent toute velléité polémique chez les intervenants : « Ce qui éton-

ne un peu, au début, c'est qu'on dirait que ça ne commence jamais », constate un cégétiste de la fédération des transports.

Naguère auteur d'un ouvrage consacré aux *Nouvelles Elites de la mondialisation* (PUF, 1998), Anne-Catherine Wagner dresse cette fois le portrait d'une internationale syndicale « bien distincte de celle des affaires », et dont elle marque les limites comme les contradictions. A commencer bien sûr par la prégnance des égoïsmes nationaux : « Il ne faut pas se raconter des histoires. C'est plus facile de faire une collecte pour le Nicaragua que de demander aux gens de se battre pour l'emploi des camarades polonais », admet une militante de la CGT. L'hétérogénéité des pratiques militantes, ensuite : aux Allemands ou aux Danois qui raillent la division et la faiblesse des syndicats français, ces derniers rétorquent qu'ils préfèrent des équipes minoritaires mais combattives à des organisations puissantes et systématiquement portées au « compromis ».

Une autre difficulté réside dans le recrutement des syndicalistes envoyés à Bruxelles. Ceux-ci doivent être à la fois des militants fiables et des experts compétents, capables d'assimiler des dos-

siers complexes et de parler plusieurs langues. Si certains acceptent de prendre sur eux et de « se remettre à travailler les cassettes », le soir, après leur journée de travail, l'expérience linguistique n'en donne pas moins l'avantage aux immigrés et aux exilés politiques. Comme au temps des premières internationales ouvrières, ceux-là sont donc nombreux à participer au « boulot Europe », à l'instar des dockers ou des cheminots, couturiers des contacts transfrontaliers.

« Syndicalistes de salons »

Déjà transplantés dans un univers dont ils ignorent les rituels, ces militants se retrouvent également en situation de concurrence avec de jeunes universitaires sans réelle légitimité politique, mais que leur syndicat recrute en raison de compétences spécifiques leur permettant de surmonter la technicité croissante des procédures. Lorsqu'ils parviennent néanmoins à s'entendre avec ces assistants spécialisés « qui sortent des mêmes écoles que les patrons », les ouvriers expédiés à la CES doivent encore affronter les sarcasmes de leurs « camarades » locaux, qui les suspectent d'avoir déserté le « terrain » et de s'être

métamorphosés en « syndicalistes de salons », voire en « touristes » ! Sans aller jusque-là, c'est bel et bien un milieu cosmopolite original, fait d'amitiés et de fidélités renouvelées, qui est né au sein du monde syndical européen. Un nouvel espace de références où les anciens cadres d'organisation et de pensée se trouvent chamboulés.

A partir de l'exemple des « comités d'entreprise européens » et de la grève Renault-Vilvoorde de 1997, Anne-Catherine Wagner montre comment les institutions bruxelloises ont fait l'objet d'un authentique travail d'appropriation collective, les syndicalistes ayant appris à mobiliser les normes et les principes d'un système communautaire qu'ils ont fait leur, afin de déployer leurs luttes par-delà les clivages nationaux, comme l'atteste un représentant de la fédération agricole de Force ouvrière : « Je crois que si on veut faire passer l'idée européenne, il faut faire participer le plus de monde possible aux questions européennes. Ça ne doit surtout pas être une question de spécialiste qui va d'aéroport en aéroport »...

J. BI.

www.editionsducroquant.org

ZOOM



Ces deux volumes – essentiellement constitués d'entretiens – se proposent d'analyser le « mal-être mondial » qui affecte les sociétés industrielles frappées de ce que le philosophe Bernard Stiegler appelle un « défaut de vergogne » caractérisant le monde contemporain, « menteur et sans scrupule ». L'impératif de *Constituer l'Europe* « doit

CONSTITUER L'EUROPE
1. Dans un monde sans vergogne
2. Le Motif européen, de Bernard Stiegler

s'assigner, estime l'auteur, le but de dépasser » cet état et d'« inventer une véritable civilisation industrielle ». Un « nouveau processus d'individuation » psychique et collective doit ainsi être trouvé en Europe pour lutter contre la « désublimation ». P. K Ed. Galilée, 130 p., 19 € et 156 p., 21 €

HISTOIRE DU PEUPLE SERBE

Sous la direction de Dušan T. Batakovic. Piloté par un historien aujourd'hui ambassadeur de Serbie en Grèce, cet ouvrage collectif sert de référence aux nouveaux manuels scolaires serbes depuis sa parution en 2000. Le récit, richement illustré, en dit long sur le regard que la Serbie post-Milosevic porte sur son passé, entre exaltation d'un héritage orthodoxe posé

comme fondement de l'identité nationale, condamnation sans appel de la période communiste et silence sur les douloureuses années 1990, prudemment évacuées. Les temps – pas si lointains – de l'instrumentalisation du passé serbe à des fins expansionnistes et belliqueuses sont révolus. Mais l'accent mis sur les injustices dont les Serbes auraient été victimes de la part des peuples voisins montre que cette « histoire officielle » qui ne dit pas son nom n'a pas renoncé à être édifiante. On songe à la phrase d'Ernest Lavisse : « La connaissance de l'histoire éclaire l'amour de la patrie. » T. W. L'Âge d'Homme, 386 p., 35 €.

NOUVELLE HISTOIRE DE BELGIQUE

Sous la direction de Michel Dumoulin, Vincent Dujardin, Emmanuel Gerard et Mark



Pierre Milza : « En Italie, on peut très bien concilier patriotisme et attachement à l'Europe »

Pierre Milza chez les Etrusques, dans la Rome antique et à la cour des Médicis ? Le biographe de Mussolini (Fayard, 1999) et de Verdi (Perrin, 2001) s'aventure en deçà de l'époque contemporaine, dont il est spécialiste, en signant une *Histoire de l'Italie des origines à nos jours* (Fayard, 1 098 p., 30 €). Une chronique en forme d'hommage au pays de ses ancêtres paternels.

En 1970, Fayard publiait l'*Histoire des Italiens* de Giuliano Procacci, dont le récit s'amorçait autour de l'an mil. Votre ouvrage commence à l'âge du bronze : est-ce un parti pris historiographique ?

L'histoire de l'Italie est celle d'une longue sédimentation. Les Italiens pourraient dire « nos ancêtres les Romains » comme nous disons « nos ancêtres les Gaulois ». Au XIX^e siècle, quand Metternich parle de l'Italie comme d'une simple « expression géographique », il oublie que, dans l'Empire romain, l'Italie a eu longtemps une place à part. Les habitants n'y avaient pas le même statut juridique que dans les provinces et, sur le plan économique, l'Italie connut un développement spécifique. Cela dit, la notion de peuple italien n'apparaît qu'au XIV^e siècle, quand se dessine une langue commune. Au début du XVI^e siècle, Machiavel prône un regroupement des Italiens pour chasser les « barbares », mais ce n'est qu'après la Révolution et l'Empire que le projet unitaire est partagé par une large fraction du peuple et plus seulement par les élites.

Pourquoi l'unité italienne ne se fait-elle qu'au XIX^e siècle ?

L'extraordinaire réseau urbain, élément majeur du rayonnement culturel italien, a eu une contrepartie : les villes se sont longtemps combattues sans qu'aucune ne puisse vraiment prendre l'ascendant. L'actuel « campanilisme » vient de là. En même temps, les Italiens ont cru qu'ils pourraient reconstruire, comme à l'époque romaine, un « imperium mundi ». Ils se sont déchirés entre partisans du pape (guelfes) et de l'empereur (gibelins). Enfin, l'Italie, riche mais incapable de se défendre, est devenue la périphérie d'empires prédateurs (Allemagne, Espagne, Autriche). Il fallut l'émergence d'un Etat un peu moins faible, le Piémont, pour que l'unité se fasse.

« L'Italie est faite, il reste à faire les Italiens », aurait affirmé le Piémontais d'Azeglio après la proclamation du royaume d'Italie, en 1861. Que vous inspire cette formule aujourd'hui ?

La fabrication de la nation italienne après 1861 s'est faite sous le signe de la « piémontisation ». Mais l'adhésion à l'Etat unitaire ne fut pas le seul fait d'une minorité d'intellectuels et de nantis, contrairement à ce que pensait Gramsci quand il parlait de deux « races » italiennes, celle des élites et celle du peuple, et après lui toute une historiographie marxiste pour laquelle l'Italie fut une invention des classes dirigeantes. Les Italiens sont bel et bien « faits ». Après l'assassinat des juges Falcone et Borsellino, en 1992, on a assisté en Sicile à des manifestations citoyennes qu'on aimerait bien voir en Corse. L'Italie, grand pays industriel et démocratique, a su résister au terrorisme des années 1970 et à la mafia. Comparons-la à la France d'aujourd'hui. Ce qui a longtemps été considéré comme un atout français – un Etat-nation puissant et assimilateur – est devenu un handicap. Les Italiens, qui n'ont jamais connu cet Etat rigide, s'en sortent globalement mieux.

Une unité tardive, un Etat-nation peu centralisé : ces éléments favorisent-ils l'émergence d'une conscience européenne ?

Depuis le Moyen Age et la Renaissance, l'Italie est un pays de mobilité européenne. Marchands, banquiers et artistes formaient alors une véritable diaspora. Au XIX^e siècle, Mazzini voyait dans l'unité italienne la première étape d'une Europe des peuples. Après 1945, la vie politique a été dominée par deux partis à idéologie « universaliste » : la Démocratie chrétienne et le Parti communiste. Si l'on ajoute à cela la faiblesse de l'Etat italien et le discrédit dans lequel est tombé le nationalisme après la période fasciste, on comprend que les Italiens se soient « réfugiés » dans l'idée européenne. Mais, depuis l'apparition du phénomène Berlusconi, en 1994, on observe la montée d'un populisme national. Son parti, Forza Italia, ne cesse de vanter l'« Italie qui gagne ». Son partenaire, l'Alliance nationale, fait des scores qui oscillent entre 11 % et 18 %. On observe aussi une réintégration de l'épisode fasciste dans l'histoire nationale. Le corollaire est un affaiblissement de l'idée européenne, très net depuis dix ans. Pour autant, on peut très bien concilier patriotisme et attachement à l'Europe. A gauche notamment, ce qui semble plus difficile en France, comme l'a montré le débat sur la Constitution européenne. ■

PROPOS RECUEILLIS PAR
THOMAS WIEDER

L'histoire bretonne en équilibre

HISTOIRE DE LA BRETAGNE ET DES BRETONS,

de Joël Cornette.
Seuil, 2 tomes, de 714 p.,
et 730 p., 48 € (24 € par tome).

Dans un vibrant plaidoyer pour sa région, *Comment peut-on être Breton ?* (Seuil, 1970), Morvan Lebesque insistait sur l'enjeu représenté par l'histoire : « *Le petit Breton ignore ses rois, ses ducs, et n'a jamais entendu parler de Nominoë* », écrit-il, en appelant à une contre-histoire qui réviserait les manuels où l'intégration de la Bretagne à l'espace national est une évidence surdéterminée par la géographie hexagonale. Joël Cornette, breton « transplanté » en région parisienne, nous livre aujourd'hui une remarquable synthèse des travaux qui, depuis une génération, ont renouvelé l'historiographie de la Bretagne.

L'auteur s'attache à l'émergence à partir du X^e siècle d'une entité politique – royaume, puis

duché – dont les frontières restèrent relativement stables jusqu'au XX^e siècle, avec l'amputation de la région nantaise, actée par Vichy et confirmée par la République. Cet espace est le socle d'un récit qui fait varier les genres historiques et les échelles temporelles, passant de l'analyse fouillée d'un événement – la révolte contre le papier timbré des Torrebien en 1675 – à d'amples synthèses. Cornette effectue de nombreux allers et retours entre présent et passé de l'écriture de l'histoire. Ainsi, Nominoë, fondateur de la première dynastie royale bretonne, n'est pas le « père de la patrie » décrit par Arthur de la Borderie dans sa monumentale *Histoire de Bretagne* (1897), mais un comte parfaitement loyal vis-à-vis du pouvoir franc.

L'intégration de la Bretagne dans le royaume de France en 1532 est particulièrement documentée. Cette histoire est intimement liée à la vie d'une femme, la duchesse Anne, qui succède à

François II au lendemain de la défaite de Saint-Aubin du Cormier (28 juillet 1488) face aux troupes françaises, et épouse Charles VIII (1491), puis Louis XII (1499). L'histoire de l'Etat ducal qui sombre avec elle méritait une approche moins événementielle. La Bretagne connaît en effet une période de prospérité qui culmine avec le grand siècle des cinq ducs (1399-1488), de Jean V à François II. L'historien montre que le duché est alors un « modèle en réduction de la genèse de l'Etat moderne », qui se révèle incompatible avec l'hégémonie de la monarchie française.

Joël Cornette se méfiait de deux écueils : affadir l'histoire de la Bretagne, transformée en sous-ensemble de l'histoire nationale, ou bien écrire une histoire régionaliste, obsédée par les méfaits du centralisme et de la « francisation ». Un pari réussi grâce à la maîtrise d'une vaste documentation mise au service d'un récit souvent mouvementé.

VINCENT GUIGUENO

selon des modalités, une intensité et des intentions variant dans le temps », les maîtres d'œuvre ont relevé le pari de réunir historiens francophones et néerlandophones pour éviter l'écueil d'une « approche réductrice parce que limitée à la seule perspective régionale ». T. W. Complexe, 600 p., 29 €.

EXISTE-T-IL UNE EUROPE PHILOSOPHIQUE ?

sous la direction de Nicolas Weill. Au-delà d'un ensemble géopolitique ou d'une zone de libre-échange, les pères fondateurs de la construction européenne entendaient bâtir un espace uni en une commune espérance. Dans ce collectif tiré du XVI^e forum *Le Monde/Le Mans* (octobre 2004), philosophes, historiens et politologues

tendent à tracer les contours critiques de cette « figure spirituelle que nous nommons Europe », pour reprendre les mots du phénoménologue Edmond Husserl en 1935. Presses universitaires de Rennes, 320 p., 20 €. J. Bi.

L'EUROPE EST-ELLE VRAIMENT CONDAMNÉE AU DÉCLIN ECONOMIQUE ?

de Rodolphe Greggio, Benoît Maffei et Bruno Marcel. Relativisant les diagnostics hâtifs concernant l'« eurosclérose », les auteurs analysent les atouts et les handicaps du Vieux Continent pour tracer les contours d'un possible « modèle économique européen ». J. Bi. Armand Colin, 302 p., 20 €. Signalons également les chroniques radiophoniques d'Olivier Duhamel, *Matins d'un Européen* (Seuil, 212 p., 14 €).

Van den Wijngaert. Vol. 1 : 1830-1905 De Gita Deneckere, Eliane Gubin, Jean-Pierre Nandrin et Els Witte. C'est l'événement éditorial du 175^e anniversaire de l'indépendance de la Belgique. Près de 2 000 pages au total pour neuf ouvrages regroupés en trois volumes. De *La Construction de la Belgique* (Els Witte) aux *Turbulences de la Belle Epoque* (Gita Deneckere) en passant par *La Belgique libérale et bourgeoise* (Eliane Gubin et Jean-Pierre Nandrin), ce premier volume – les deux suivants sont annoncés pour début 2006 – privilégie l'angle politique sans négliger les aspects économiques, sociaux et culturels. Rappelant que Bruxelles, la Flandre et la Wallonie appartiennent « à un espace dont les composantes ont été reliées et continuent de l'être



Photographie de Larry Sultan
extraite de « The Valley »
(ED. SCALO, 2004)

Penser la pornographie

Les Presses universitaires de France publient un volumineux dictionnaire consacré à l'univers du sexe. Une première en France

DICTIONNAIRE DE LA PORNOGRAPHIE

Sous la direction de Philippe Di Folco.
Préface de Jean-Claude Carrière,
PUF, 580 p., 46 €.

La pornographie, il y a seulement dix ans, aurait-elle été érigée en objet d'études et un ouvrage de référence des Presses universitaires de France aurait-il pu lui être consacré ? Assurément non. Le mot n'avait pas alors acquis cette dignité intellectuelle et scientifique que l'on ne se permet plus, aujourd'hui, de lui disputer. La sexualité, ou l'érotisme pour les plus hardis, constituait alors un champ d'investigation suffisant et les pornographes étaient invités à ne pas trop s'éloigner des officines spécialisées.

Pourtant, aucune (ou presque) des 450 entrées de ce dictionnaire confectionné sous l'égide d'un « comité de parrainage » prestigieux (Julia Kristeva, Jean-Luc Nancy, Hélène Cixous, Maurice Godelier, etc.) ne renvoie à des objets ou des pratiques à ce point récentes, nouvelles ou inédites. Ce qui a évolué, c'est la visibilité, la publicité et une certaine

banalisation (ou démocratisation) de ces pratiques. Même si la question de la définition et des contours du concept reste floue, irrésolue, le contenu extensible du mot, son chatouement, sa puissance plurielle d'évocation suffisent à légitimer les études qu'on lui consacre. A l'évidence, un savoir empirique de la pornographie est en train de se constituer ; un savoir qui fédère des spécialistes de toutes obédiences et additionne des objets hétéroclites. Des objets que ce dictionnaire surprenant et atypique recense avec soin, rigueur – et pas mal de fantaisie, involontaire ou non. Ni « encyclopédie », ni « simple miroir grossissant d'objets épars », selon Philippe Di Folco – sous la direction duquel l'ouvrage a été élaboré – ce dictionnaire ambitionne d'être une « cartographie de la pornographie ». Et d'ailleurs, le lecteur voyage beaucoup, de la Chine à l'Inde, du Japon à la Scandinavie, pour découvrir des manières, des rites, des usages exotiques.

Mais on ne peut laisser à l'état de friche cette question des définitions. Deux philosophes, Ruwen Ogien, d'une part, et Michela Marzano, d'autre part, l'avaient récemment affrontée (1). Le premier en se dégageant de la sphère morale et en tentant

d'objectiver, autant qu'il se peut, la notion de pornographie, la seconde en se situant résolument du côté de l'éthique du sujet désirant, diminué ou avili par cette réduction marchande de la sexualité. C'est évidemment dans une perspective proche de celle dessinée par Ruwen Ogien – qui fait d'ailleurs partie de la centaine d'auteurs de l'ouvrage où il signe l'article « Morale » – que se place le dictionnaire. « Objet questionnable », « pratique culturelle étudiable », et en même temps « véritable piège lexicographique », la pornographie, comme le rappelle Philippe Di Folco « se nourrit de toutes nos contradictions à son endroit ». Comment, en effet, poser devant soi un objet (ou un ordre) de pensée (et pas seulement de pensée) qui, d'une manière ou d'une autre, à des degrés d'intensité divers, nous est intérieur et l'examiner avec calme et détachement ?

« La pornographie caractérise un point de vue et non une chose », affirmait il y a trente ans Steven Marcus, cité dans la préface. A côté de cette excellente (mais insuffisante) définition, on trouve, tout au long du dictionnaire des approches intéressantes, qui peuvent éclairer notre soif de comprendre. Une soif que l'étymologie grecque du mot – évo-

quant à la fois la prostitution et l'écriture – n'étonne pas. Citons quelques-unes de ces approches : « Un accouplement entre deux animaux, quelle que soit la trivialité de sa représentation, ne relèvera pas de la pornographie » (entrée « Humanisme », de C. Godin). « Ce qui se donne comme pornographie, en s'autorisant d'une libération sexuelle revendiquée, s'avère incapable de faire un monde » (« Immonde », de J.-F. Mattéi). « A une transgression calculée, celle de la pornographie, répond une transgression délibérée, celle de l'obscénité » (« Obscénité », de G. Mayné). « La pornologie serait tout simplement une pornographie qui pense (et non un simple "penser la pornographie") » (« Pornologie », de M. Belhaj Kacem). Plus mystérieusement : « Le rôle de la pornographie ne peut plus être de réifier la différence sexuelle et la pseudo-complémentarité de la bite et du vagin organiques » (« Post-pornographie », de M.-H. Bourcier). Ou enfin : « La pornographie est inséparable d'un désir de tout montrer auquel correspond symétriquement le désir de tout voir » (« Totalité », de C. Godin).

Totalité impossible à constituer

Paradoxalement, cette totalité impossible à constituer confère au Dictionnaire de la pornographie son caractère singulier et séduisant, mais révèle aussi ses limites. Peu de manques (si le fist-fucking est bien défini, le bondage est absent, comme la pratique charmante et désuète du triolisme auquel s'est substituée celle, plus généreuse, de l'échangisme), quelques redondances (« Masturbation » et « Onanisme » ; « Clitoris » vu bizarrement dans une « version femme » et une « version masculine »), de légères contradictions (article « Bible » et « Chair ») ; des textes exagérément militants (« Tyrannie du coït » ou « Post-pornographie ») ; mais aussi quelques pages inattendues et superbes (« Exclamations », par Jean-Luc Nancy)... Enfin, signalons des développements éclairants autour des problèmes juridiques et légaux.

L'agrément de l'ouvrage est dans la libre circulation qu'il autorise parmi les sujets les plus divers, situés à des niveaux différents (de « Harem » à « Prépuce » en passant par « Gang bang » et « Lavement ») avec haltes classiques (« Fellation », « Position », « Poils »...), pédagogiques avec horizons amples (« Caractères spécifiques de la sexualité humaine », par M. Godelier, ou « Vile », par B. Proth et E. Redoutey), ou beaucoup plus resserrés (« Viragologie »). Liberté a été apparemment donnée aux auteurs de s'exprimer en leur propre nom, avec subjectivité d'où, parfois, quelques excès en cette direction.

A propos du film de Pasolini, *Salo ou les Cent Vingt Journées de Sodome*, librement inspiré de Sade, Vincent Borel remarque combien le cinéaste opère une « inversion radicale » en interdisant au « spectateur toute possibilité d'identification avec ce qui est montré ». Il fait ainsi entendre une « critique de la pornographie en déviant le sexe de sa fonction pour donner à son discours une dimension politique ». Mais cette « critique » n'est-elle pas justement l'une des dimensions possibles, sur le versant négatif et « immonde », de la pornographie ? Le mérite principal de l'ouvrage est justement de permettre au lecteur de croiser aussi ce possible. Et ainsi de ne pas tomber dans un manichéisme un peu sot, en faveur ou en défaveur de la pornographie – objet insaisissable s'il en est.

PATRICK KÉCHICHIAN

(1) Penser la pornographie, de Ruwen Ogien (PUF, 2003), et La Pornographie ou l'épuisement du désir, de Michela Marzano (Buchen-Chastel, 2003). Citons également le numéro de la revue Cités intitulé « Politiques de la pornographie » (PUF, n° 15, 2003) et l'ouvrage stimulant d'Anne Dufourmantelle Blind Date. Sexe et philosophie (Calmann-Lévy, 2003).

ZOOM



L'ÉMERGENCE DE LA SEXUALITÉ
Epistémologie historique et formation des concepts
d'Arnold I. Davidson.

Il nous semble évident que
« Nous sommes notre

sexualité ». Elle définit notre identité, délimite la formation de notre personnalité, s'enracine dans notre psychisme, forme ce qu'il y a en nous de plus intime. Voilà qui paraît hors de question. Or c'est justement cette série d'évidences qu'on omet régulièrement d'interroger, que les études d'Arnold Davidson viennent mettre en cause d'une façon très singulière. Professeur à Chicago et à Pise, Arnold

Davidson prolonge et approfondit les interrogations de Michel Foucault sur le caractère historique de la sexualité. Cela ne signifie pas que les pratiques sexuelles ou les jugements moraux varient selon les époques, ce qui est trivial. Il s'agit plutôt d'apercevoir combien la catégorie même de « sexualité » ou l'idée même de « perversion » – indépendamment de ce qu'on pense du sexe ou des jugements qu'on porte sur les pervers – constituent des formations historiques dont on peut retracer partiellement la genèse et questionner l'évolution aussi bien que les limites. Des huit études qui forment ce recueil, quatre traitent de questions d'histoire et quatre de questions de méthode liées à ce que Davidson nomme l'« épistémologie historique », car il ne sépare pas l'enquête de la réflexion sur les outils dont elle se sert. La diversité

des thèmes n'aide pas toujours à saisir clairement la cohérence de l'ensemble, mais le volume contient de nombreuses pistes qui provoquent continuellement la réflexion. R.-P. D. Traduit de l'anglais par Pierre-Emmanuel Dauzat. Albin Michel, « Bibliothèque Idées », 370 p., 35 €.

AMOUR, SEXUALITÉ, TENDRESSE.

La réconciliation, de Nicole Jeammet
Psychologue, l'auteur analyse plusieurs romans contemporains, dont ceux de Catherine Millet, Michel Houellebecq, Annie Ernaux ou Camille Laurens, qui mettent en scène, d'une manière ou d'une autre, la dissociation entre la sexualité et l'amour. Dans une perspective spiritualiste chrétienne, Nicole Jeammet cherche à démontrer que le besoin d'absolu, dont la quête érotique est le masque (ou la figure), doit surmonter

cette séparation. S'appuyant sur une analyse du *Cantique des cantiques*, elle plaide en faveur d'un lien charnel « susceptible de réconcilier folie amoureuse et vraie sagesse, liberté et remise de soi à l'autre, intimité vécue à deux et ouverture au monde ». P.K. Ed. Odile Jacob, 250 p., 21,90 €.

COMPRENDRE : LA SEXUALITÉ,

LA SEXUALITÉ, sous la direction de Ruwen Ogien et Jean-Cassien Billier
L'avant-propos de cette sixième livraison de la revue *Comprendre* porte comme titre : « La fin de l'exception sexuelle ». La question qui découle de ce constat (mais ce n'est peut-être qu'un souhait...) est la suivante : « Qu'y a-t-il de si particulier dans un certain genre d'activité humaine pour qu'elle fasse l'objet d'un contrôle social et légal aussi constant (...), alors que les torts qu'elle est susceptible de causer à soi-même ou à autrui sont pour la plupart

inexistants ou mal établis ? »

Les réponses de ce volume – Judith Butler, Eric Fassin, Catherine Millet, Marcela Iacub, Gilles Lipovetsky... – tentent d'apporter sont multiples, philosophiques, juridiques, médicales... Elles croisent les questions de genre, de filiation, d'alliance.

Jean-Cassien Billier, par exemple, plaide pour une approbation raisonnable du libéralisme politique, qui « devrait permettre d'assurer que les pratiques et les orientations diverses de nos contemporains en matière de sexualité ne doivent être limitées que dans les cas où celles-ci nuisent de façon flagrante à autrui... ». La « démocratie sexuelle » devrait ainsi « honorer des droits au respect égal de toutes les orientations et de toutes les pratiques sexuelles en fournissant un cadre de protection légale ». P.K. *Comprendre*, n° 6, PUF, 328 p., 24 €.

Dans le cadre de **SCÈNES DE VIE** (30.10 - 18.12.05)
Du **9 AU 13 NOVEMBRE** 2005

SALON DU LIVRE

une quinzaine d'éditeurs suisses présentent leurs plus beaux livres et dernières parutions dans différents domaines (littérature, sciences, beaux-arts, philosophie, etc.)/**Horaires**: du mercredi au samedi de 14H à 20H, dimanche de 14H à 18H/Tous les jours, entre 16H et 20H, lectures et rencontres avec des auteurs
Centre culturel suisse
38 rue des Francs-Bourgeois - 75003 Paris
Entrée libre.
Plus de renseignements: www.ccsparis.com
ou au 01 42 71 44 55

Une monumentale et accablante biographie de Mao Zedong

La folie sans limites du Grand Timonier

Il existe d'assez nombreuses biographies de Mao, celle de Philip Short est de loin la meilleure. C'est une biographie à l'américaine, touffue et très détaillée, pas toujours d'accès facile. Accrochez-vous, vous serez récompensé.

Première bonne idée, le prologue, qui éclaire d'emblée deux épisodes significatifs. D'abord le début de l'ascension de Mao au sein du Parti communiste, durant les premiers mois de la Longue Marche : l'auteur y dévoile les talents de manœuvrier du génial stratège. Après quoi, un saut de vingt-six ans. En février 1961, Mao découvre que ses collègues le mettent sur écoute – il s'en souviendra, au moment de déclencher contre eux la révolution culturelle. Espionnage ? Très accessoirement, précise Short. Les subordonnés de Mao avaient besoin d'étudier de près les pensées de l'oracle, qui les laissait s'aventurer, quitte à sanctionner ensuite leurs erreurs, définies par l'écart entre leurs actes et les lubies du dictateur. Dès le prologue, nous disposons donc d'un aperçu des méthodes du président et de l'atmosphère qui règne autour de lui...

Naissance du culte

La première partie du livre apprécie sereinement les mérites de Mao, qui incitent ses lieutenants à croire qu'il a toujours raison. Short n'en montre pas moins, par exemple à l'automne 1945, un Mao déprimé et ne sachant à quel saint se vouer. Cette première partie, un peu longue (360 pages contre moins de 200 pour l'exercice du pouvoir), montre déjà, outre les choix stratégiques avisés, la création d'un Etat totalitaire régional à Yan'an, la naissance du culte de Mao et une chasse aux sorcières annonciatrice de la révolution culturelle. Avant même Yan'an, le chapitre 8 (« Futian : perte d'innocence ») détaille les tortures et exécutions ordonnées ou entérinées

par Mao à l'encontre de milliers de jeunes communistes innocents dans son « royaume » du Jiangxi.

Les quatre derniers chapitres, qui couvrent l'essentiel des vingt-sept années de règne, sont fascinants. Ils exposent la responsabilité accablante de Mao dans les désastres et les crimes du régime. L'auteur se dispense de jugements de valeur, il laisse parler les faits. Dès 1951, Mao se laisse emporter par ses préférences idéologiques au point de méconnaître la réalité. Non seulement il persiste dans cette attitude durant le quart de siècle suivant, mais il impose ses choix à des collègues sceptiques et à une population récalcitrante. Qu'un seul homme, le maréchal Peng Dehuai, en 1959, ose critiquer les erreurs commises, et Mao relance la machine infernale, uniquement parce que quelqu'un d'autre que lui a pointé l'évidence. Résultat : une dizaine de millions de morts de faim en plus, sacrifice offert à l'égo blessé de Mao (malheureusement, les effets de la famine antérieurs à la critique de Peng ne sont pas explicitement distingués de ceux qu'a entraînés la folle relance du Grand Bond).

La suite est encore plus implacable. Suspectées par la minorité lucide dès 1966, les manœuvres de Mao en vue de lancer la révolution culturelle et de se débarrasser de lieutenants plus avisés que lui sont dévoilées (chapitre 15). Son pouvoir était si absolu qu'il pouvait limoger à sa guise n'importe lequel de ses

vieux compagnons, y compris le président de la République, Liu Shaoqi : il a préféré déclencher un cataclysme. La soumission de ses « collègues », qui avaient bravé cent fois la mort contre l'armée japonaise ou la police du Kuomintang, surprendrait si l'on ne connaissait l'attitude des acolytes de Staline et le pronostic de Rosa Luxemburg : ça finira par la dictature d'un homme.

Quelques menus regrets cependant, à propos de l'édition française de ce beau livre : des références tellement abrégées qu'elles sont parfois malaisées à identifier ; des maladroites de traduction, comme « étudiant du retour » pour désigner des étudiants formés à l'étranger et, en l'occurrence (p.449), des dirigeants communistes formés à Moscou... De plus, l'édition originale comportait davantage de cartes, bienvenues pour situer les localités mentionnées. A l'auteur, on ne peut guère reprocher que de menues inexactitudes (le « penseur libéral Liang Shuming » était tout sauf un libéral) et une prise en compte insuffisante des inquiétudes de

Mao (concernant par exemple la bureaucratie ou les inégalités au sein de la société post-révolutionnaire) qui réduit un peu l'épaisseur du personnage. Regret moins mineur : c'est parfois plus une histoire du mouvement communiste, voire de la Chine populaire, qu'une biographie proprement dite. Enfin, mais à l'impossible nul n'est tenu, l'auteur n'est pas Shakespeare : le sujet requerrait un ton plus dramatique. ■

LUCIEN BIANCO



MAO TSÉ-TOUNG (Mao : A Life) de Philip Short.

Traduit de l'anglais par Colette Lahary-Gautié. Fayard, 694 p., 26 €.

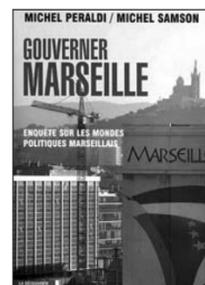
LES AUTEURS DU « MONDE »

GOUVERNER MARSEILLE

Enquête sur les mondes politiques marseillais

de Michel Peraldi et Michel Samson
Un sociologue – anthropologue, directeur de recherche au CNRS – et un journaliste – correspondant du Monde à Marseille – pour un livre sur Marseille, un livre pour Marseille. Rarement une ville française n'avait été à ce point radiographiée, décortiquée dans toute sa complexité. Imaginant en conclusion de leur livre ce que pourrait être, en 2008, le prochain conseil municipal de Marseille, nos deux auteurs écrivent en forme de synthèse de leur ouvrage : « *Quels que soient les discours vantant les mérites du cosmopolitisme et du "creuset marseillais", le maire de la ville, outre qu'il ne sera pas communiste, n'aura ni un nom arabe ni un nom arménien. Il continuera d'honorer Notre-Dame de la Garde et de craindre l'OM. (...) Ce système semble finalement convenir assez bien pour défendre les intérêts des petites bourgeoisies et classes moyennes dominant la ville depuis l'après-guerre. (...) Il aura autorisé la relance de l'ivresse spéculative, tenu les pauvres à l'écart de la vie publique en protégeant les entre-soi domestiques dont l'assemblage forme, plus que celui des "communautés", la mosaïque sociale de cette ville* ».

La Découverte, 312 p., 20 €.



CHEMINS QUI MÈNENT AILLEURS. Dialogues philosophiques

d'Henri Atlan et Roger-Pol Droit

Cet « ailleurs » divers et pluriel que les deux auteurs arpentent et font visiter est celui, estime Roger-Pol Droit, que « les enseignements scolaires et les légitimités universitaires » négligent. Les questions métaphysiques, celles de l'existence de Dieu, de la liberté, de l'âme et du corps, peuvent ainsi, tout au long de ces dialogues, être revisitées avec l'appui des penseurs néoplatoniciens, de Spinoza, de la Kabbale ou des philosophies indiennes et orientales. Cette conversation à la fois exigeante et détendue, informée et enjouée, démontre que « la philosophie est plurielle » et que « la pensée s'exerce en des langues et des cultures multiples ». L'idée d'universalité se trouve ainsi étendue, sans pouvoir être accaparée par quiconque.

Stock, « Les Essais », 194 p., 19,50 €.

CONSOUMATEURS, ATTENTION !

Savoir pour mieux acheter

de Florence Amalou
En même temps qu'une mise en garde, *Consommateurs, attention !* est un guide utile et clair pour tout consommateur désireux de mieux acheter. Partant des questions que chacun se pose – Pourquoi nos fruits et légumes n'ont-ils plus de goût ? Que doit-on savoir sur le bio ? Faut-il avoir peur des OGM ?... –, Florence Amalou mêle témoignages, enquêtes de terrain, études statistiques et conseils pratiques pour orienter son lecteur dans la jungle des produits. En fin d'ouvrage, outre une réflexion sur le commerce équitable, on trouvera quelques annexes pratiques comme la liste noire des molécules de parfum allergisantes ou un guide des saisons pour les fruits et légumes.

Ed. Philippe Rey, 288 p., 18 €.



Hartog, c'est vraiment bien !

Pas d'esbroufe. Un travail patient, réel, sérieux. Une forme d'endurance à la fois sereine et enjouée. Aucune frime conceptuelle, nul faux clinquant théorique. Une intelligence fine s'attaquant, mine de rien, à des enjeux de taille. Et aussi, et surtout, en vingt-cinq ans de parcours, une érudition de plus en plus ample, une réflexion de mieux en mieux maîtrisée, une écriture devenue élégante, souple, allègre. Lire François Hartog : un vrai bonheur.

Anciens et Modernes, au premier abord, ce n'est pourtant pas très attirant. De ce vieux couple, on croit tout connaître. Ce qu'on sait se résume

toutefois, le plus souvent, à cette fameuse et classique querelle qui opposa les tenants d'une supériorité indépassable des modèles antiques (La Bruyère, notamment) et les défenseurs d'une possibilité d'égalité, ou même de surpasser, les créations grecques et romaines (Perrault, Fontenelle). Cette vision étroite et statique, Hartog va la remplacer par des jeux multiples, à longue pente, bien plus subtils. Il montre en effet qu'il n'y eut pas une seule querelle des Anciens et des Modernes, mais plusieurs. Il établit surtout combien la longue généalogie de ces notions est moins simple qu'on ne croit.

Il y eut toujours « des anciens », évidemment, et déjà pour les Grecs eux-mêmes. Mais ils étaient dépourvus de « modernes ». Ce terme – dérivé de l'adverbe latin *modo*, « récemment » – n'apparaît qu'au V^e siècle de notre ère, timidement, pour se répandre à l'époque de Charlemagne. Le

« siècle moderne » ne désigne alors que « l'époque présente », pas encore cet aujourd'hui que travaillent les lendemains. Pourtant, le couple est formé, son histoire peut commencer, tissée de discordances et de revirements, ponctuée de crises et de ruptures.

Principale singularité : ce couple n'existe que dans la temporalité. D'autres, comme Grecs et Barbares, ou chrétiens et païens, peuvent se définir selon l'espace, chacun occupant des territoires distincts. Anciens et Modernes, eux, ne peuvent se situer que dans le temps. Ils sont donc hypersensibles aux manières dont chaque époque,

CHRONIQUE ROGER-POL DROIT

de la Renaissance au XIX^e siècle, en passant par la Révolution française, se représente le progrès, la marche des siècles, l'unité du genre humain.

Le point central du travail de François Hartog est de montrer comment ce jeu à deux termes devient, avec la découverte du Nouveau Monde, un jeu à trois. Soudain, arrivent les « sauvages ». D'abord perçus à travers les catégories héritées d'Homère comme de la Bible, ils vont bientôt compliquer les relations des Modernes aux Anciens, aussi bien que des Modernes à eux-mêmes. A tel point que l'éclatement définitif du couple va finir par s'ensuivre. Il y faudra quatre siècles quand même, dont notre explorateur dessine les temps forts en de saisissants

allers-retours, de Lévi-Strauss à Montaigne, de Winckelmann à Marx ou à Croce, en passant par Volney, Guizot ou Michelet... Voyager entre ces rapprochements, écarts, oppositions, parallèles, comparaisons, c'est être convié à une vraie fête d'intelligence et de savoir.

Qu'on ne s'y trompe pas : ce n'est pas seulement brillant, et insolite parfois. L'originalité de cet historien – étiquette trop vaste, imprécise – est de ne pas pratiquer seulement un travail de recherche sur les faits et les textes de l'Antiquité grecque. Familier d'Hérodote, de Polybe, de Plutarque, mais aussi de leurs lecteurs à travers les siècles, il interroge l'identité de la discipline historique, ses vicissitudes et sa persistance. Il rappelle ainsi que le passé n'est jamais un matériau rencontré tel quel, mais toujours le résultat d'une construction, souvent conflictuelle, soumise aux préoccupations fluctuantes du présent.

En fait, Hartog poursuit une méditation cruciale sur la connaissance du passé, en juxtaposant l'étude des manières de se l'approprier, de la pesanteur inaperçue des préjugés, du tracé silencieux des frontières entre nous et les autres, entre hier et aujourd'hui. Vraiment bien, oui !

ANCIENS, MODERNES, SAUVAGES

de François Hartog.
Ed. Galaade, 256 p., 21 €.

Signalons également, du même auteur, *Evidence de l'histoire*. Ed. de l'EHESS, « Cas de figure », 288 p., 16 €.

L'information spectacle aura-t-elle raison du grand reportage photographique ?

Photojournalisme en péril

LE MONDE DANS LES YEUX
d'Hubert Henrotte.Avec la collaboration
de Jean-Louis Gazignaire,
Hachette Littératures, 288 p., 21,50 €.**PHOTOJOURNALISME**
À LA CROISÉE DES CHEMINS
d'Olivia Colo, Wilfrid Estève
et Mat Jacob.Ed. Marval/CFD,
240 p., 300 photos, 39 €.**THINGS AS THEY ARE,**
PHOTOJOURNALISM IN
CONTEXT SINCE 1955
de Mary Panzer.Postface de Christian Caujolle (texte
anglais), éd. Chris Boot et World Press,
384 p., 45 €.

Le photojournalisme serait pris dans un paradoxe : l'image prend de plus en plus de place dans les journaux et les magazines alors même que le photoreporter serait menacé, dans son économie, son espace de publication, son statut, ses droits. Trois livres donnent une idée de la déprime ambiante. Pour en prendre la mesure, on constatera l'abîme qui sépare *Le Monde dans les yeux*, d'Hubert Henrotte, et *Photojournalisme à la croisée des chemins*, d'Olivia Colo, Wilfrid Estève et Mat Jacob. Non pas que les thèses s'opposent. Simplement ces deux livres abordent deux périodes distinctes : un avant merveilleux et un présent inquiétant.

Hubert Henrotte a fondé Gamma en 1966, puis Sygma en 1973, deux agences qui, avec Sipa, ont fait de Paris la plaque tournante du photojournalisme dans le monde pendant vingt-cinq ans ; grosso modo, de la guerre de six jours à la première guerre du Golfe. Dans un récit alerte, l'auteur livre son témoignage sur ce qu'il appelle « l'âge d'or du photojournalisme ». A cette époque, information et commerce font bon ménage. Les agences photo fournissent aux magazines des reportages au prix fort. Les photoreporters sont des aventuriers envieux qui courent le monde, gagnent bien leur vie, disent qu'ils font « le plus beau métier du monde ».

Hubert Henrotte raconte le fonctionnement d'une agence de l'intérieur et restitue cette époque. Il dresse de courts portraits de photographes qu'il a côtoyés comme Gilles Caron, Raymond

Depardon, Henri Bureau, Christian Simonpiétri, Alain Dejean, James Andanson, Patrick Chauvel, Patrick Robert, Alain Noguès... Il raconte un scoop à la Grenade, accumule les anecdotes sur de Gaulle, Brigitte Bardot, le pape, les paparazzi. Il place le lecteur dans la peau du photographe Jacques Langevin au moment des événements de Tiananmen, en Chine. Il explique comment sa femme, Monique Kouznetzoff, a inventé la photo people – les lucratifs portraits de personnalités. L'auteur n'est pas historien. Il ne dit pas tout, enrobe, passe sous la table quelques coups bas et les affaires de gros sous. Mais son témoignage montre bien l'insouciance heureuse des photoreporters des années 1960-1980. Jusqu'à la « chute » de Sygma, en 1998.

Récit militant

Photojournalisme, à la croisée des chemins commence là où s'arrête le récit d'Hubert Henrotte. C'est un livre pétri de doutes et d'inquiétudes, qui dresse un pénible état de la profession depuis dix ans. Cet ouvrage, richement illustré, raconte les bouleversements industriels, techniques, culturels de l'image

de presse : l'autonomie perdue de Gamma, Sygma et Sipa au profit de banques d'images américaines comme Corbis ou Getty, la révolution numérique qui voit notamment arriver des photos d'amateurs dans la presse, la baisse d'influence de la grande actualité en images au profit de photos d'illustration, le formatage des reportages au profit d'une « information spectacle », les ravages du droit à l'image, les revenus et droits d'auteur rognés du photographe.

Tout n'est pas sombre dans ce récit militant, plus impressionniste que documenté. Les auteurs montrent qu'une voie est possible pour la qualité, à condition que les photographes, seuls ou en collectifs, sachent imposer leur regard à côté du flot d'images que la presse dévore. Ils montrent la voie en publiant des portfolios en exemple : la Tchétchénie par Stanley Greene, le collectif Tendence Floue, le travail de Guillaume Herbat sur les victimes de Tchernobyl, le combat désespéré des soldats Mhongs au Vietnam, par Philip Blenkinsop. D'utiles informations pratiques sur le statut et le droit du photographe, sur la façon dont le reporter peut démarcher

les clients (magazines et quotidiens) concluent l'ouvrage.

Un troisième livre, *Things as They Are, Photojournalism in context since 1955* (Les Choses comme elles sont, le photojournalisme dans son contexte depuis 1955) est le catalogue d'une exposition qui a lieu à Amsterdam jusqu'au 7 décembre, à l'occasion du cinquantième anniversaire du World Press, prix prestigieux attribué aux meilleurs reportages de l'année. 120 reportages s'étalent. L'intérêt de ce livre remarquable est de montrer les photos uniquement dans leur contexte de publication : du reportage de Cartier-Bresson en Chine publié dans *Paris Match* (1955) aux photos d'amateurs du tsunami, toujours dans *Match* (2005).

C'est l'occasion de rappeler que la santé du photojournalisme dépend des journaux qui commandent, achètent, publient les reportages. Un constat se confirme. Le temps passant, les publications se réduisent et les bons sujets trouvent leur place dans des médias moins attendus sur le photojournalisme comme *Vanity Fair* ou *The New Yorker*. ■

MICHEL GUERRIN



De gauche à droite, Jimmy Carter et Barack Obama (sénateur de l'Illinois) Série de portraits commandés en 2004 par le *New Yorker*. RICHARD AVEDON

ZOOM

TEMPORARY DISCOMFORT, de Jules Spinatsch
Dans un grand livre austère aux allures de rapport de police, le Suisse Jules Spinatsch

rassemble un travail original mené à Davos, Gênes, New York, Evian et Genève, pendant le G8 et le Forum économique mondial. Le photographe s'est concentré sur l'obsession sécuritaire de ces forteresses modernes, en inversant la donne : c'est lui qui, muni de caméras haute définition et de téléobjectifs, s'est mis à surveiller l'autre côté. Il en tire des images étranges : des agents secrets aux airs de complotiers, et surtout une ville irréaliste, découpée en morceaux qui ne coïncident pas. *Cl. G.*
Texte (en anglais et en allemand) de Martin Jaeggi. Lars Müller Publishers, 120 p., 45 €.

THE POLAROID BOOK

Alors que la compagnie Polaroid, emportée par la vague numérique, a frôlé la faillite, un livre dodu démontre l'incroyable source d'inspiration qu'a été le « pola » pour les artistes. A la suite d'Ansel Adams, en 1948, nombre de photographes se sont laissés persuader de tester les produits de la firme, donnant naissance à une collection aujourd'hui conservée au Musée de l'Elysée, à Lausanne. Quatre cents images, souvent signées par des célébrités de tous horizons – Andy Warhol, Robert Mapplethorpe, Helmut Newton, Jean Dieuzaide – constituent un album souvenir au léger parfum nostalgique. *Cl. G.*

Texte de Barbara Hitchcock.
Taschen, 400 p., 29,99 €.

SŒURS, SAINTES

ET SIBYLLES, de Nan Goldin
Dans ce petit livre adapté d'une installation au Festival d'automne, en 2004, l'Américaine Nan Goldin dévoile une autre page de son journal intime. Photos, documents et textes courts retracent, en un album de famille tragique, l'histoire de sa sœur Barbara, puis sa propre jeunesse marquée par la drogue et la photographie. Les textes un peu froids, alliés à des photos sans pudeur, composent un univers sensible, en équilibre fragile entre empathie et voyeurisme. *Cl. G.*
Ed. du Regard, 140 p., 29 €.

Des portraits d'adolescents américains La lumière Sarfati

Cinquante portraits. En couleurs. Des jeunes filles surtout. Ou plutôt des adolescents américains dans leur paysage – une cafétéria, une chambre, une maison de bois. Les photos ont été réalisées durant l'année 2003. Dans des villes de Californie, Louisiane, Texas ou Oregon. Le livre ne donne pas plus d'informations. Son titre ajoute au trouble : *La Vie nouvelle*. Et non la nouvelle vie.

On reste dans le flou et ce n'est pas plus mal. Car voilà un livre envoûtant. Page blanche à gauche, portrait à droite. Le lecteur est invité à oublier tout contexte sociologique. On ne sait si ces jeunes sont étudiants, dans la vie active, marginaux. S'ils sont conservateurs ou rebelles. On doit juste se confronter à ces visages graves et recueillis, presque surnaturels, aux corps fragiles. Sont-ils dans leurs rêves ou leur désenchantement ?

La clé vient de la photographe. Lise Sarfati est une femme qui ne se laisse pas attraper. Elle prend ses premières photos à 13 ans – des vieilles dames auxquelles sa mère rend visite. A 19 ans, elle photographie des psychotiques. Son livre précédent, *Acta Est* (éd. Phaidon, 2000), était sur la Russie. Cette membre de l'agence Mag-

num confie que sa vie est traversée par de longues périodes d'« intériorité totale ».

Ses images sont d'une luminosité attractive et stupéfiante. Pas une once de vulgarité ou de facilité. Leur évidence tranche avec l'opacité apparente des personnages. Fermés à l'Amérique et au monde ? Ils sont comme absorbés. Mais ils ont une présence incroyable. Ils s'affirment alors même qu'ils ne disent et ne revendiquent rien. C'est tout le talent de Lise Sarfati que d'intégrer ces deux notions dans des images silencieuses.

Un nom vient instantanément à l'esprit, d'autant que Lise Sarfati, deux fois au moins – une jeune fille allongée sous les arbres, une autre face à son réfrigérateur ouvert – le cite ouvertement : Philip-Lorca DiCorcia. Cet Américain est sans égal dans la façon de transformer un personnage anodin en héros d'une fiction qui nous échappe. Entre instantané et mise en scène. Là aussi, on ne sait quelle relation est instaurée entre Lise Sarfati et ses modèles. Et peu importe. Son livre, finalement, n'a qu'un défaut : il est cher. ■

M. G.



THE NEW LIFE
de Lise Sarfati.

Texte d'Olga Medvedkova,
éd. Twin Palms,
50 photos, 122 p., 85 €.

Deux ouvrages font le point sur les pratiques de l'image dans l'art A qui appartient la photographie ?

LA PHOTOGRAPHIE CONTEMPORAINE (Art Photography Now)
de Susan Bright.

Traduit de l'anglais par Eric Kohut
Ed. Textuel, 224 p., 261 photos, 55 €.

ART ET PHOTOGRAPHIE (Art and Photography)
de David Campany.

Traduit de l'anglais par Philippe Mothe,
éd. Phaidon, 304 p., 345 photos,
49,95 €.

Depuis une dizaine d'années, l'art contemporain est acquis à la photographie. Cette dernière a envahi musées, centres d'art, galeries. Des tirages atteignent plusieurs centaines de milliers d'euros. Deux ouvrages thématiques font le point sur l'extrême diversité des pratiques photographiques dites « artistiques ».

La Photographie contemporaine, de Susan Bright, se veut un panorama grand public des dernières tendances. Peut-être l'auteur a-t-elle tenté d'éviter la réflexion intimidante de l'universitaire Michel Poivert, auteur d'un essai du même titre (Gallimard, 2002). Elle privilégie l'image par rapport au texte et donne la parole aux praticiens plutôt qu'aux théoriciens. Mais ce livre, qui réunit 80 artistes, frôle la supercherie. Le discours s'y réduit à un enthousiasme systématique, avec des œuvres toujours « fascinantes », des auteurs forcément

« brillants ». Les images, spectaculaires, sont rangées de façon paresseuse (portrait, paysage, mode, documentaire) alors que les artistes eux-mêmes, reconnaît Susan Bright dans l'introduction, contestent ces classifications.

Mieux vaut donc se plonger dans l'étude menée par David Campany, *Art et photographie*, qui aborde, sous l'angle pertinent de l'histoire de l'art, les développements de la photographie depuis les années 1960. Car si la photographie est devenue artistique, si son statut a changé, s'agit-il pour autant d'un art à part entière ? Dans cet ouvrage riche et imposant, qui fait largement place aux œuvres, le Britannique revient sur les conditions et les raisons – ou les malentendus – qui ont permis l'entrée de la photographie dans le champ de l'art.

Cette entrée s'est faite par la petite porte, explique ce théoricien dans un essai préliminaire. Les premiers défenseurs de la photographie « artistique » n'ont eu de cesse de lui trouver une autonomie, de démontrer la pureté du médium, en dédaignant ses usages populaires ou professionnels. Mais c'est justement par sa nature hybride et impure, souligne l'auteur, par son lien indéfectible avec le quotidien et avec la réalité qu'elle a attiré les artistes, dans les années 1960, qui remettaient en cause les modes de représentation et la fonction sociale de l'art. A cette époque, les artistes de l'art conceptuel, du land art ou de l'art minimal, ont utilisé la photographie. Ces défricheurs qui ne se vou-

laient pas « photographes », qui refusaient même l'idée de médium, sont ceux-là mêmes qui ont contribué à hisser la photographie sur les cimaises.

L'essai se veut plus une introduction aux œuvres qu'une étude complète sur le sujet. Pour illustrer son propos, David Campany pioche des exemples dans le pop art, l'art conceptuel ou l'art post-moderne ; il résume les théories de Walter Benjamin ou de Roland Barthes, qui ont orienté nombre de réflexions – et de pratiques. Le reste du livre, consacré aux œuvres, est découpé en huit chapitres qui confrontent les œuvres à des textes courts et éclairants. Les intitulés sont parfois énigmatiques : « cultures de la nature », « un "simple" regard »... mais ont le mérite d'englober des thèmes transversaux : ainsi le chapitre « Traces de traces » aborde à la fois l'enregistrement de la performance (John Divola), la mise en scène (Mac Adams) et le documentaire qui s'éloigne du temps de l'événement (Sophie Ristelhueber).

On retrouve dans cette sélection de plus de 260 photos, à l'orientation plutôt anglo-saxonne, des auteurs de tous les horizons, qu'ils soient photographes ou « artistes utilisant la photographie ». Il serait inutile, ici, de chercher une quelconque unité. Car selon David Campany, si la photographie continue de séduire les artistes, c'est grâce à son caractère inclassable : « Elle n'appartient pas à l'art, elle n'appartient à personne. » ■

CLAIRE GUILLOT

L'Amérique n'en finit pas d'être dérangée par le chef-d'œuvre de Nabokov

Il y a cinquante ans éclatait l'« affaire Lolita »

Il avait 56 ans. Elle était sa « bombe à retardement ». Deux volumes vert pâle. Trois syllabes. « *Lo-lii-ta* : le bout de la langue fait trois petits pas le long du palais pour taper, à trois reprises, contre les dents. *Lo. Liï. Ta.* » Selon le mot de l'éditeur américain Jason Epstein, Nabokov venait d'écrire *Du côté de chez Swann* comme s'il était James Joyce. Epstein, pourtant, refusera de publier le manuscrit, « en raison de son insensée perversité ». Ils seront quatre autres, en Amérique, à craindre l'opprobre, les repréailles judiciaires, la prison.

Contre toute attente, c'est un éditeur français, Olympia Press, qui prend le risque, en septembre 1955, de publier le texte, et de le faire dans sa langue originale. Nabokov l'ignore, mais la maison de Maurice Girodias, en dépit d'un catalogue déjà prestigieux (Henry Miller, Samuel Beckett, Jean Genet, Restif de La Bretonne) passe, dans le Paris de l'époque, pour spécialisée dans la publication d'œuvres sulfureuses. Peut-être d'ailleurs la première partie du roman – la plus érotiquement suggestive – a-t-elle réellement laissé espérer à Girodias, sinon un parfum de scandale, du moins un certain succès auprès des amateurs de littérature dite « licencieuse ». L'éminent nabokovien Alfred Appel Jr. s'en souvient : « *J'ai découvert Lolita en 1956 chez un bouquiniste de la rive gauche, coincé entre Jusqu'à ce qu'elle hurle et La Vie Sexuelle de Robinson Cruséo...* »

Le résultat, en tout cas, est là. La nymphette aux épaules de miel fait ses premiers pas en silence, presque honteusement. Les humeurs d'Humbert Humbert, « *artiste, fou, créateur infiniment mélancolique* », déçoivent, méduisent ou révoltent la plupart des premiers lecteurs de *Lolita*. C'est eux que Nabokov interpelle, non sans amertume, dans sa magnifique postface, « *Sur un livre intitulé Lolita* », où il rappelle que « *l'obscénité est accouplée à la banalité* » et qu'« *une œuvre de fiction n'existe* », à ses yeux, que si elle donne « le

sentiment de communier avec d'autres états où l'art (la curiosité, la tendresse, la bonté, l'extase) est la norme. »

L'« affaire *Lolita* » n'en est pourtant qu'à ses débuts. Deux mois après la publication parisienne, en décembre 1955, dans les pages du *Sunday Times* de Londres, Graham Greene choisit *Lolita* parmi les trois meilleurs romans de l'année. Les réactions sont d'une extrême violence. Le critique John Gordon réplique aussitôt, dans le *Sunday Express*, que c'est « *le livre le plus immonde* » qu'il lui ait été donné de lire. L'Angleterre se dit scandalisée par la passion dévorante – et diaboliquement poétique – du « *monstre pentapode* » pour sa fillette de 12 ans. Et c'est en contrebande que partent pour l'Amérique les tout premiers exemplaires des petits volumes vert pâle.

Considérations morales

Vladimir Nabokov, lui, fait son entrée iconoclaste dans la grande histoire littéraire. Prouesse invraisemblable, tour de prestidigitation linguistique, *Lolita* est son douzième livre, et son troisième roman en langue anglaise. Il y a travaillé au cours de voyages d'été entrepris en compagnie de sa femme, Vera, dans l'Ouest américain. Le jour, il chasse obstinément le papillon. Les après-midis pluvieux, la nuit, pour exorciser l'insomnie, ou encore dans son Oldsmobile poussive, il compose son roman sur de petites fiches cartonnées et scrupuleusement annotées. Les lieux qu'il parcourt sont ceux que traverseront Humbert et Lolita pendant leur formidable équipée « *de motel en motel* » : Telluride, Colorado ; Afton, Wyoming ; Portal, Arizona ; Ashland, Oregon...

Vera, la plus opiniâtre des avocates de *Lolita*, sauvera le manuscrit inachèvement des flammes de l'incinérateur du jardin. Lorsqu'en 1958, après mille tergiversations, le livre paraît enfin chez Putnam's, en Amérique, il se propulse, près de six mois durant, à la tête de tou-

tes les listes de best-sellers. Mais les réactions de la presse américaine restent dans la ligne de celles de la presse britannique et française. Et l'on voit même des écrivains et critiques de renom, tels Evelyn Waugh ou Edmund Wilson, le dénoncer comme inexpiablement répugnant.

Cinquante ans plus tard, *Lolita* s'est vendu à cinquante millions d'exemplaires dans le monde entier. Mais le roman continue de semer le trouble. Dans le *New York Times*, Charles McGrath s'est rendu à l'évidence la semaine dernière : « *Contrairement à la plupart des livres controversés, la lame de Lolita ne semble pas s'être émoussée avec le temps. Là où Ulysse ou L'Amant de Lady Chatterley, par exemple, ont désormais un air familier, inoffensif, voire même charmant, le chef-d'œuvre de Nabokov est encore plus dérangeant qu'il ne l'était jadis.* » Sentiment que semblent partager bien des critiques américains qui ont tendance à mêler l'émoi ressenti à la lecture du texte à des considérations morales sur la pédophilie et sa prise de conscience récente dans l'opinion publique.

Comment faire la part du politique et du romanesque ? Comment ne pas mêler les ordres et les genres ? L'Amérique, cinquante ans après, en est toujours là. Quand paraît, il y a quelques semaines, chez Vintage, une nouvelle édition dont la couverture est ornée d'une bouche charnue et blanche, l'éditeur est le premier à annoncer une iconographie « provocante » alors même que celle-ci est d'une franche banalité... Et que dire de ces journaux et revues qui accumulent les articles censés démontrer, d'un même trait, la monstruosité viscérale d'Humbert, et les vertus régénératrices de l'art ? Nabokov les avait mis en garde : « *Lolita ne traîne aucune morale derrière elle.* » Restent les mots, flamboyants et traîtres, « *la seule immortalité que toi et moi puissions partager, ma Lolita* ». ■

LILA AZAM ZANGANEH

L'ÉDITION FRANÇAISE

LA CONSOMMATION DES LECTEURS. Selon une enquête d'Ipsos pour l'hebdomadaire professionnel *Livres-Hebdo* publiée vendredi 4 novembre, les lecteurs sont un peu plus nombreux : 7 sondés sur 10 déclarent avoir lu au moins un livre au cours des douze derniers mois, « *un chiffre légèrement supérieur* » à une enquête similaire publiée en mars 2003, indique *Livres-Hebdo*. Cette tendance « *peut s'expliquer notamment par l'impact de quelques très forts best-sellers en 2004-2005* », tel *Da Vinci Code*, de Dan Brown (éd. J.-C. Lattès). 34 % des sondés sont inscrits dans une bibliothèque ou une médiathèque, 40 % déclarent fréquenter plus de deux fois par mois une librairie ou le rayon livre d'une grande surface. Les genres les plus lus sont les livres pratiques (67 %), les témoignages (64 %), l'actualité (57 %), les romans et les best-sellers (57 %). A la question, « *Qu'est-ce qui vous incite le plus à acheter un livre ?* », 57 % des sondés répondent le bouche à oreille, les conseils de l'entourage contre... 38 % en 2003. Enfin 24 % des sondés ont déjà acheté un livre en kiosque. Cette enquête a été réalisée

auprès de 718 personnes ayant lu au moins un livre au cours des douze derniers mois, auprès d'un échantillon de 1 011 personnes.

UN FONDS MAURICE OLENDER vient d'être créé à l'Institut mémoires de l'édition contemporaine (IMEC) qui comprend les archives liées à l'enseignement de l'historien à l'École des hautes études en science sociale (Ehess) et à ses écrits, celles concernant ses activités éditoriales : la revue *Le Genre humain* (créée en 1981), ses collections « *Textes du XX^e siècle* » (1985-1988, Hachette) et « *La Librairie du XX^e (et du XXI^e) siècle* » (depuis 1989 au Seuil). Le Fonds comprend également le dossier de l'Appel à la vigilance dont Maurice Olender a été en 1993 l'un des initiateurs. A l'occasion de la création de ce Fonds, l'Imec recevra mardi 15 novembre, à 20 heures à l'abbaye d'Ardenne l'historien-éditeur et trois de ses auteurs : Jean-Pierre Vernant, professeur au Collège de France, le dramaturge Jean-Claude Grumberg et le cinéaste Luc Dardenne. Abbaye d'Ardenne – Caen. Entrée libre. Réservation conseillée : 02-31-29-37-37.

AGENDA

LES 11, 12 ET 13 NOVEMBRE. ATLAS. A Arles (13), les 22^e Assises de la traduction littéraire se consacrent à « *Traduire la violence* », autour d'une table ronde sur « *Antonin Artaud et la traduction* », trois conférences : l'une de Michel Aucouturier : « *Pasternak traducteur* », l'autre de Claro : « *En toute violence* », et celle, en clôture, de Barbara Cassin : « *Violences de la traduction : traduire l'intraduisible* » (rens. : 04-90-52-05-50 ou 01-45-49-18-95).

LE 15 NOVEMBRE. FARGE. A Paris, Arlette Farge débattrà sur « *L'archive, les mots, l'écriture de l'histoire* » dans le cadre des Conférences Roland-Barthes (à 18 heures, 2, place Jussieu, 75005 ; amphi 24 ; rens. : 01-44-27-63-71).

DU 14 AU 26 NOVEMBRE. « BELLES ÉTRANGÈRES ». Organisée par le Centre national du livre, la

manifestation 2005 accueille la Roumanie, représentée par douze auteurs, dont Gabriela Adamesteanu, Ana Blandiana, Gheorghe Graciun, Dan Lungu et Marta Petreu. Sera présentée une anthologie de textes inédits de ces douze auteurs et le documentaire *Vivre et écrire en Roumanie*, dans 34 villes de France et à Bruxelles au travers des 45 rencontres prévues (rens. : www.centrenationaldulivre.fr).

LES 17 ET 18 NOVEMBRE. RICŒUR. A Paris, colloque « *L'homme capable*. Autour de Paul Ricœur », proposé par Olivier Abel, Bruno Clément et parrainé par l'Unesco (à 9 heures, Carré des sciences, 1, rue Descartes, 75005, amphi Gay-Lussac) ; **le 16**, pour la sortie du n° 50 de *Rue Descartes*, rencontre avec Bruno Clément à 20 heures à la librairie Tschann, 125, bd du Montparnasse, 75006).

Un projet exemplaire de librairie dans le Doubs Les Sandales d'Empédocle débarquent à Audincourt

Au centre de la ville, la petite maison est l'une des premières que l'on aperçoit, lovée dans un carrefour, en arrivant de Besançon. A Audincourt, ville de 16 000 habitants située à l'est du département du Doubs, dans le pays de Montbéliard, l'enseigne, flambant neuve, annonce une librairie, filiale de sa grande sœur bisontine Les Sandales d'Empédocle. A l'intérieur, l'agencement est simple, plutôt malicieux : on entre par les mangas et les polars, la visite se poursuit par les littératures française et étrangère, avant d'aborder la philosophie et les sciences humaines, de flâner vers la musique ou de bifurquer vers la littérature jeunesse. L'ambiance et l'ameublement sont apaisants. Ouvert du mardi au samedi, ce nouveau lieu désemplit peu.

L'histoire de cette librairie tient du conte de fées. Il y a peu, la maison appartenait à M^{me} Bauer. Cette femme, qui

vit à Strasbourg, décida de la léguer à la mairie d'Audincourt à la seule condition qu'elle accueille une librairie. « *J'ai voulu faire cela en souvenir de mes parents* », nous explique M^{me} Bauer.

« *Le maire d'Audincourt, Martial Bourquin, est venu nous trouver et nous a présenté le projet. J'ai accepté tout de suite, on ne peut pas laisser une occasion pareille* », se souvient Elisabeth Cerutti, directrice des Sandales d'Empédocle qui a confié la direction des « Sandales » d'Audincourt à Agnès Leval.

La mairie a pris en charge les travaux de transformation. Pas de bail à payer pour le pas de porte et un loyer mensuel de 500 euros bloqué pendant trois ans.

Audincourt est une commune importante dans le paysage culturel de la région. A la mi-octobre, elle accueille un festival de bande dessinée ; en juin, y est organisé un festival de musiques du monde qui

s'appelle Rencontres et Racines. Le Théâtre de l'unité est installé ici depuis quelques années. « *Amener les Sandales d'Empédocle à Audincourt, c'était participer à l'aménagement du territoire* », souligne M. Bourquin.

La librairie a reçu l'aide du Centre national du livre ou de l'association pour le développement de la librairie de création. Une association des amis de la librairie a été créée dès juin. De nombreux éditeurs ont joué le jeu, parmi lesquels Gallimard, Actes Sud, Le Seuil et ses diffusés, L'École des loisirs ou Harmonia Mundi. « *L'édition indépendante est l'alliée des libraires indépendants*, dit Elisabeth Cerutti. *Les gens n'en finissent pas de nous remercier. Au deuxième jour, M^{me} Bauer nous a appelés pour nous dire merci. Le monde à l'envers !* » Le 25 novembre, la librairie sera inaugurée en présence de Marie Desplechin et Luis Sepulveda. ■

BÉNÉDICTE MATHIEU

LES CHOIX DU « MONDE DES LIVRES »

ROMANS

American Darling, de Russell Banks (Actes Sud/Léméac)

Sweet Home, d'Arnaud Cathrine (Phase 2/Gallimard)

Les Amants imparfaits, de Pierrette Fleutiaux (Actes Sud)

Magnus, de Sylvie Germain (Albin Michel)

Légendes, de Robert Littell (Flammarion)

L'Art de la joie, de Goliarda Sapienza

(éd. Viviane Hamy)

Le Maître, de Colm Toibin (éd. Robert Laffont)

ESSAIS

La Société assiégée, de Zygmunt Bauman (éd. du Rouergue/Jacqueline Chambon)

Par-delà nature et culture, de Philippe Descola (Gallimard)

Traités politiques, esthétiques, éthiques de Baltazar Gracian (Seuil)

Varenes, de Mona Ozouf (Gallimard)

La Symphonie des nombres premiers, de Marcus du Sautoy (éd. Héloïse d'Ormesson)

L'Empire gréco-romain, de Paul Veyne (Seuil)

Correspondance, de Claude Debussy (Gallimard)

Alfred Brendel

« J'écris pour me surprendre moi-même »

Lorsqu'il laisse le clavier pour le stylo, le pianiste donne des poèmes débordant d'espièglerie. Conversation à bâtons rompus sur la littérature, la musique, la peinture et le bonheur de sauter par-dessus les frontières

Vous n'êtes pas seulement un immense pianiste. Vous n'êtes pas seulement un interprète menant une réflexion critique, à travers vos essais, sur la musique. Vous êtes aussi, depuis une douzaine d'années, un poète. Écrits en allemand, vos poèmes sont traduits chez Christian Bourgois. Qu'est-ce qui vous a conduit à la poésie ?

Si vous m'aviez dit un jour que j'écrirais des poèmes, je vous aurais ri au nez. J'ai été le premier surpris : cela a commencé de manière imprévisible. J'étais dans un avion pour le Japon, je n'arrivais pas à dormir et là, dans les limbes du demi-sommeil, a surgi un poème. C'était le premier du recueil intitulé *Du bout des doigts*, l'histoire d'un pianiste auquel il pousse un jour un troisième index. De temps en temps, le doigt sort du nez ou de dessous le frac pour démasquer un tousseur dans la salle. Et lorsque le cerveau du pianiste est en ébullition et que les harmonies s'emmêlent, il se tourne vers son propriétaire pour lui taper sur le crâne... Ça a été mon premier texte. Il est sorti de moi de manière quasi-automatique. Plus tard, après en avoir écrit une quinzaine, j'ai cherché à voir s'ils me rappelaient quelque'un d'autre ou s'il y avait derrière une voix singulière. Il m'a semblé que la voix était là et ça a continué comme ça.

Comment si vous écriviez sous la dictée ?
J'écris pour me surprendre moi-même. J'accepte donc que la langue, les idées, les images me soufflent ce que je dois écrire. Disons que ces poèmes s'écrivent tout seuls avec mon assistance critique. Sans doute est-ce le résultat d'une vie entière de lectures. Tout ce langage accumulé dans ma tête, voilà maintenant que c'est lui qui n'en fait qu'à sa tête !

D'autres artistes avant vous sont sortis du champ habituel de leur création - Picasso écrivant *Le Désir attrapé par la queue*, Kandinsky composant ses poèmes. Dans votre cas, comment se situe le poète par rapport au musicien ?

Ces poèmes signifient beaucoup pour moi, car ils sont de l'ordre de la production, pas de la reproduction. Avant, j'étais un artiste qui interprétait. Désormais, quelque chose s'invente à travers moi. D'où une approche nouvelle de la créativité. Il ne s'agit pas d'un hobby - un pianiste auquel il aurait poussé un doigt supplémentaire justement et qui, en marge du piano, écrivait des poèmes. Non, l'écriture a toujours été une seconde nature. Comme si un alter ego s'exprimait. Je l'écoute, le critique, comme je ferais avec les textes d'un autre. Des textes étrangement familiers mais qui me tirent vers des régions inconnues de moi-même. Sans ce décalage, cette distance suggérée par le titre (*Une aile blanche et l'autre noire*), le jeu n'en vaudrait pas la chandelle. Connaissez-vous les *Cosmicomics* d'Italo Calvino ? C'est l'un de mes livres préférés, au carrefour du fantastique et de la sémiotique. Il y a beaucoup de « cosmicomique » dans mes poèmes.

Venons-en justement à cette vie de lectures que vous évoquez. La littérature a toujours joué un grand rôle dans votre appréhension du monde...

Je suis persuadé que l'on comprend mieux le monde dans les grands romans qu'en observant les gens. Dans ma jeunesse, j'ai été marqué par Thomas Mann et Hermann Hesse. Par Canetti aussi. Mais c'est Musil qui a été mon véritable auteur de formation. Je m'étais même constitué un index thématique de *L'Homme sans qualités*. Ce qui me fascinait, c'était l'expérience mystique vue par un

scientifique. A présent, je préfère relire des chefs-d'œuvre comme *Don Quichotte*, *La Chartreuse de Parme*, *L'Education sentimentale*... Les écrivains sont comme les compositeurs. J'ai toujours joué les œuvres avec lesquelles j'avais l'impression que l'on pouvait passer une vie. Celles qui émettent sans cesse de nouvelles énergies. Qui vous rajeunissent. On devrait toujours se demander avec quelles œuvres on veut vivre.

Avec des origines allemandes, autrichiennes, italiennes et slaves, vous êtes un véritable enfant de la Mitteleuropa. Quelle sorte de jeunesse a été la vôtre ?

Je suis né en terre tchèque, de parents germanophones. J'ai passé mes premières années sur une île yougoslave où mon père et ma mère tenaient un hôtel. Puis nous sommes partis pour Zagreb où j'ai vu arriver les fascistes croates, les nazis, la guerre - j'ai encore dans l'oreille les voix de Hitler et Goebbels à la radio. J'ai eu deux parents aimants qui m'ont donné confiance en moi. En ce sens, je leur dois quelque chose d'essentiel. Pour le reste, il n'y avait dans ma famille aucune fibre artistique. Ma mère aurait aimé faire de la peinture, mais n'en a pas eu l'occasion. J'ai commencé le piano à 6 ans parce que, pour mes parents, une bonne éducation allait de pair avec des cours de musique. Mais tout ce qui m'intéressait, j'ai dû le comprendre et en juger par moi-même. J'ai donné mon premier concert à Graz à l'âge de 17 ans. Au programme, la *Fantaisie chromatique et fugue* de Bach, les *Variations Haendel* de Brahms et une sonate de ma composition. Ce fut le début de ma carrière de pianiste. Ma mère était déçue, elle aurait voulu que je devienne universitaire. Avant cela, j'avais traversé une brève période de ce que j'appelle le « *génie pubertaire* ». Tout m'intéressait : je peignais frénétiquement, je composais de la musique et j'écrivais déjà des poèmes. Mais qui ne ressemblent pas du tout à ceux d'aujourd'hui. **Ceux-ci offrent un mélange d'ironie et de grotesque, un sens de l'absurde saisissant. Dans *Le Voile de l'ordre*, un passionnant livre d'entretiens avec Martin Meyer, vous dites d'ailleurs que**

Biographie

Né en 1931 à Wiesenberg, en Moravie, dans ce qui s'appelait encore la Tchécoslovaquie, Alfred Brendel enregistre à 24 ans son premier disque, le *5^e Concerto* de Prokofiev. Contrairement à la légende, qui le présente comme cérébral et austère, ce monstre sacré du piano dévoile dans son jeu un fond subtil d'humour et de facétie que l'on retrouve pleinement dans ses écrits. Dans ses essais sur la musique d'abord, notamment dans *Le Voile de l'ordre* (entretiens avec Martin Meyer, traduits de l'allemand par Olivier Mannoni, éd. Christian Bourgois, 2002) et plus encore dans ses poèmes. Après *Poèmes*, en 2001, les éditions Bourgois publient en version bilingue un deuxième recueil, *Une aile blanche et l'autre noire* (*Spiegelbild und schwarzer Spuk*), traduit de l'allemand par Olivier Mannoni (546 p., 26 €). Ces poèmes seront lus à Beaubourg par Isabelle Huppert et Alfred Brendel, lundi 28 novembre à 19 heures.



HERWIG PRAMMER/REUTERS

ce qui vous intéresse c'est « le non-sens porteur de sens »...

A Graz, après guerre, j'étais tombé sur un vieux texte dadaïste, *L'Almanach Dada*, dont la couverture représentait Beethoven avec une moustache - une image que l'on retrouve d'ailleurs dans ce recueil. Ça a été une impression forte qui m'est restée. Comme m'est resté ce goût pour l'anarchisme joyeux de Dada, sa subversion à l'égard de l'ordre. Cela rejoint ce qu'ici, en Angleterre, on qualifie de *nonsense* et que l'on retrouve chez Edward Lear, ou même Shakespeare. J'aime le surgissement du grotesque dans la réalité. Si, dans ces poèmes, l'absurde prédomine, c'est que le monde, de plus en plus, me paraît tel. Que faire ? Désespérer de ses aberrations ? Ou tenter d'en dévoiler le côté risible ? Le fait que l'humour et l'ironie colorent fortement mes recueils fait que certains ont du mal à les accepter comme de la poésie. Je ne suis pas d'accord. Il y a en littérature comme dans les autres arts un genre nommé « capriccio ». Mes poèmes sont des « caprices », des compositions libres sous le signe de l'insolite et de la fantaisie.

Des caprices étranges peuplés d'anges et de spectres, d'esprits célestes ou méphistophéliques. Bref, de diables de toutes sortes qui se multiplient avec allégresse !

Un historien m'a expliqué un jour que Brendel vient de *Brändli* qui, en Suisse, signifiait le diable au Moyen Âge ainsi que dans la littérature de sorcellerie du XVI^e siècle. Dans ma salle à manger, j'ai un tableau qui montre une roue infernale. Peint dans l'esprit de Jérôme Bosch, il est l'œuvre d'un Espagnol installé à Naples. Sur cette roue, on voit des créatures tourmentées par des démons. J'ai acheté ce tableau dans une vente aux enchères à Vienne. Il donnait le frisson à tout le monde. C'est en somme un tableau de famille !

Musique, peinture, poésie : diriez-vous que, d'une certaine façon, vous avez réalisé le grand rêve de synesthésie de Baudelaire : « les couleurs, les parfums et les sons se répondent... » ?

Un vieux rêve, en effet, qui fait penser aussi aux *Voyelles* de Rimbaud. Quand j'étais jeune, il nous arrivait de jouer à un jeu entre amis : quel musicien correspond à quel peintre ? On associait Mozart et Watteau, Beethoven et Michel-Ange. C'était amusant mais ça ne menait pas très loin. En revanche, oui, la peinture continue de me passionner, depuis Cimabue et les Van Eyck jusqu'à nos jours, en passant par Bellini, Titien, Mantegna, la grande fresque de Würzburg par Tiepolo, *La Bataille d'Alexandre* d'Altdorfer à Munich ou les natures mortes de Stoskopff, un Strasbourgeois du XVII^e siècle redécouvert plus récemment. J'aime aussi l'art roman et le baroque d'Europe centrale. Bref, tout ce qui me permet de traverser les frontières. En fait, je n'ai jamais été exclusivement musicien. J'adore m'échapper de mon domaine. Dans mes relations avec les autres, je rencontre plus souvent des écrivains, des philosophes ou des peintres que des musiciens.

Vos sources d'inspiration semblent en effet très éclectiques, pas seulement littéraires...

« J'aime le surgissement du grotesque dans la réalité. Si, dans ces poèmes, l'absurde prédomine, c'est que le monde, de plus en plus, me paraît tel. Que faire ? Désespérer de ses aberrations ? Ou tenter d'en dévoiler le côté risible ? »

Une idée peut jaillir d'un fait divers de journal comme d'un « cartoon » du *New Yorker* ou d'une réminiscence des poètes que j'admire comme le Polonais Zbigniew Herbert ou l'Allemand Christian Morgenstern dont je connaissais jadis par cœur les *Poèmes grotesques*. Il y a aussi le cinéma, Chaplin, le *Zelig* de Woody Allen et surtout Bunuel, dont les films libèrent quelque chose en moi, peut-être parce qu'ils me font l'effet d'être plus réels que la réalité. En général, cette idée de départ oriente toute la suite. Comme en musique, un thème naît, se développe, donne naissance à des variations. Le rythme, le tempo sont évidemment très importants : beaucoup de mes poèmes sont faits pour être dits à haute voix. C'est pourquoi je me réjouis qu'Isabelle Huppert en donne prochainement une lecture.

Dans cet univers singulier, entre visions à la Bosch et dadaïsme moqueur, une chose revient comme un leitmotiv, c'est un jeu facétieux sur les contraires. Comme si chaque loi renfermait sa propre négation...

C'est vrai. Vous trouverez dans ces pages des « *créatures fabuleuses, mi-singes mi-anges* », des clochers sardes qui « *sur leur différentes faces donnent des heures différentes* » et même le petit Jésus « *riant d'un œil sévère* »... La simultanéité des choses qui se contredisent est à mes yeux très importante. Je me méfie de tout ce qui est absolu. Il y a souvent plusieurs vérités et les tenants d'une vérité unique perdent, à mon sens, le contact avec le réel. Quant à moi, j'y ai souvent réfléchi, ce sont ces contradictions internes qui me maintiennent en vie. Il paraît que, sur les photos, cette tension est frappante. Si vous regardez mon visage en en cachant la moitié, vous constaterez qu'une moitié sourit et l'autre pas. Une aile blanche, l'autre noire...

PROPOS RECUEILLIS PAR FLORENCE NOUVILLE